VOLUME IV. WINNIPEG, MERCREDI, 19 DECEMBRE 1917 NUMERO 32

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:

Canada et Etats-Unis - - - - $1.50
Union Postale - - - - - - - $2.00

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et pu[...]r la WEST CANADA P[...]O. LTD.
619 Ave McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

BILINGUISME

Des gens rétrogrades et arriérés sont les partisans d'une seule langue dans les écoles. Dans tout l'Empire britannique, l'Ontario et le Manitoba seront bientôt les seuls à rester deux cents ans en arrière du progrès général. Il est vrai que nous, français du Manitoba, nous allons nous efforcer de les aider à se tenir à la hauteur du reste des diverses possessions britanniques en maintenant le français, la langue de la haute civilisation intellectuelle.

Il y a des gens qui croient avancer alors qu'ils reculent. Voici les paroles de M. R.-F. Phalen, d'Antigonish, à ce sujet:

"Ottawa, 7. — M. Robert-F. Phalen, journaliste bien connu, "d'Antigonish, vient de répondre dans un journal de cette ville, à "la demande d'un correspondant qui voudrait la revision de notre "constitution afin de faire du Canada un pays unilingue purement "anglais.

"Cette idée d'un Canada unilingue pour tout le monde, dit-il, "est plutôt populaire dans Ontario. Et l'Ontario est la seule place "dans l'Empire britannique où le principe du bilinguisme n'est "pas reconnu.

"La preuve est que l'Ontario n'était pas représenté à la confé-"rence impériale de l'Instruction publique, tenue à Londres, en "1911, tandis que la Nouvelle-Ecosse et Québec l'étaient. On y "parla du bilinguisme en Ecosse, au pays de Galles, dans la colonie "du Cap, aux Indes, dans l'île de Malte, dans l'Union Sud-Africaine.

"L'Ontario ne saurait cadrer, ajoute M. Phalen, aussi long-"temps qu'il restera attaché aux préjugés mesquins et étroits et "aux notions du 18me siècle sur lesquels on insiste encore comme si "le monde avait cessé de tourner, et comme si les niaiseries du nord "de l'Irlande, 18me siècle, étaient encore les derniers mots du gou-"vernement britannique."

ECOLE NEUTRE

"L'école neutre est un non-sens, qui ne respecte ni les droits "de Dieu, ni ceux des enfants, ni ceux des parents, ni ceux des "maîtes ou maîtesses, ni ceux de la société."

Ces paroles ne sont pas de nous, mais de M. John M. Thomas, pésident du Middleburg College du Massachusetts, aux Etats-Unis. Nous ne croyons pas que le Middlebury College soit une institution catholique.

Après une dure et très coûteuse expérience faite aux Etats-Unis, depuis plus de cinquante ans, les têtes dirigeantes se rendent compte que l'école neutre est un immense fiasco au point de vue pratique, et une profonde aberration au point de vue de la dignité humaine et de ses éternelles dstinés.

Et notre département de l'instruction publique, qui est à la remorque de l'idéal américain, en matière scolaire, mais cinquante ans en arrière, continue d'infliger ses efforts coûteux et condamnés à la stérilité, comme effets pratiques, à la bonne population du Manitoba.

M. Thomas déclare ce que les catholiques de cette province proclament depuis un quart de siècle, que:

"l'école neutre est un non sens qui ne respecte ni les droits de "Dieu, ni ceux des enfants, ni ceux des parents, ni ceux des maîtres, "ni ceux de la société."

Mais quels droits respecte-t-elle donc? Aucun, sans doute, mais ses chauds partisans ont à coeur de faire prévaloir l'idéal maçonnique dans notre jeune pays, pour son plus grand malheur.

Il serait fort intéressant de voir les dessous de notre département de l'instruction publique au Manitoba. Les dessous, la secte maçonnique les cache soigneusement pour agir plus efficacement, mais quand une cause est cachée on l'étudie par les faits extérieurs qu'elle produit; c'est ce que font tous les bons médecins. Les conséquences extérieures que notre département de l'instruction publique ne peut s'empêcher de laisser voir, sont si semblables à ce que la secte a produit ailleurs, que nous ne pouvons nous empêcher de pressentir son rôle dans l'action de nos officiers du département de l'instruction publique.

Après avoir empoisonné l'âme des enfants en lui enlevant l'idée du surnaturel, voilà ce qu'elle nous donnera de pratique, cette fameuse école neutre et publique. Laissons parler M. Thomas, pour les Etats-Unis, — c'est également vrai pour le Canada.

"Notre éducation est superficielle et nous développons des "hommes superficiels...

"L'éducation moderne, dans beaucoup de pays, n'a engendré "que la médiocrité...

"On a considéré que le côté exclusivement pratique et terre-à-"terre, en n'étudiant guère que les moyens de gagner de l'argent, "sans vouloir aller plus haut et plus loin. On n'a cultivé que les "appétits en négligeant le coeur, l'esprit et l'âme. Le résultat est "déplorable...

. . . .

"La société veut être morale, et elle ne peut vraiment l'être "sans Dieu. Elle a besoin de cette éducation."

Mais, messieurs les franc-maçons, partout où ils sont, se montrent pratiques. Ils visent à s'emparer de la machine gouvernementale pour mettre à leur dévotion la main dans la caisse de tout le monde, et une fois installés, ils ne se gênent guère. Les catholiques du Manitoba goûtent au régime.

Ces messieurs sont pratiques, vraiment. Il ne reste plus à la population non catholique de cette province de constater que ses droits les plus chers ne sont pas plus respectés que ceux des catholiques, car enfin nous ne sommes pas dans un pays de païens. Pourquoi ne pas profiter de l'expérience des Etats-Unis, telle que constatée par M. le président du Middlebury College, et faire machine en arrière, au lieu de continuer à marcher dans la voie fausse pendant un quart de siècle encore, pour constater alors que notre expérience très coûteuse est un immense fiasco.

CAUSE IMPORTANTE

La Sacrée Congrégation des Rites s'est occupée de l'introduction de la cause de béatification des serviteurs de Dieu Josef Maria Diaz San Jurio, vicaire apostolique au Tonkin central, et Malebor Garcia San Pedro, son successeur, Dominicains tous deux, et de leurs compagnons dominicains et séculiers tués entre les années 1856 et 1862 au Tonkin, en haine de la foi. Cette cause concerne 1,743 missionnaires et fidèles immolés dans le Tonkin central durant la terrible persécution de Tu-Duc.

L'UNION L'EMPORTE!

QUEBEC— 65 SIEGES

Gouvernement

Sainte-Anne, Hon. C.-J. Doherty.
Saint-Antoine, Sir H.-B. Ames.
Saint-Laurent — Saint-Georges, Hon. C.-C. Ballantyne.

Opposition

Georges-Etienne Cartier, S.-W. Jacobs.
Hochelaga, Dr J.-E. Lesage.
Jacques-Cartier, David-A. Lafortune.
Laurier-Outrement, P.-R. Du Tremblay.
Maisonneuve, Hon. Rodolphe Lemieux.
Saint-Denis, Alp. Verville.
Saint-Jacques, L.-A. Lapointe.
Sainte-Marie, Dr H. Deslauriers.
Westmount—Saint-Henri, Alfred Leduc.
Argenteuil, P.-R. McGibbon.
Bagot, J.-E. Marcile.
Beauce, Hon. Dr Béland.
Beauharnois, L.-J. Papineau.
Bellechasse, C.-A. Fournier.
Berthier, Dr Théo. Gervais.
Bonaventure, Chas. Marcil.
Brome, A.-R. McMaster.
Chambly-Verchères, Jos. Archambault.
Champlain, S.-A. Deslauriers.
Charlevoix—Montmorency, P. Casgrain.
Châteauguay—Huntington, J.-A. Robb.
Chicoutimi—Sagnenay, Dr E. Savard.
Compton, A.-B. Hunt.
Dorchester, Lucien Cannon.
Drummond—Arthabaska, Ovide Brouillard.
Gaspé, R. Lemieux.
Hull, Dr J.-E. Fontaine.
Joliette, J.-A. Dubeau.
Kamouraska, Ernest Lapointe.
Labelle, H.-Adélard Fortier.
Laprairie—Napierville, Roch Lanctôt.
L'Assomption—Montcalm, P.-A. Séguin.
Laval—Deux-Montagnes, J.-A. Ethier.
Lévis, J.-B. Bourassa.
L'Islet, F. Fafard.
Lotbinière, Thomas Vien.
Maskinongé, H. Mayrand.
Matane, Frs. Pelletier.
Mégantic, L.-T. Pacaud.
Missisiquoi, W.-Fed. Kay.
Montmagny, Aimé Deschênes.
Nicolet, Arthur Trahan.
Pontiac, F.-S. Cahill.
Portneuf, S. Délisle.
Québec Comté, H.-E. Lavigueur.
Québec-Est, Sir W. Laurier.
Québec-Sud, Charles Power.
Québec-Ouest, Georges Parent.
Richelieu, E.-J.-A. Cardin.
Richmond—Wolfe, E.-W. Tobin.
Rimouski, E. D'Anjou.
Saint-Hyacinthe—Rouville, L.-J. Gauthier.
Saint-Jean—Iberville, Joseph Demers.
Shefford, G.-H. Boivin.
Sherbrooke, F.-N. McCrea.
Stanstead, W.-K. Baldwin.
Témiscouata, C.-A. Gauvreau.
Terrebonne, J.-E. Prévost.
Trois-Rivières — Saint-Maurice, Jacques Bureau.
Vaudreuil—Soulanges, Gustave Boyer.
Wright, Em.-B. Devlin.
Yamaska, Oscar Gladu.

* * *

ONTARIO—82 SIEGES

Gouvernement

Algoma-Est, G.-B. Nicholson.
Algoma-Ouest, T.-E. Simpson.
Brant, Harry Cockshutt.
Brantford, W.-F. Cocksehutt.
Bruce-Nord, Hugh Clark.
Carleton, George Boyce.
Dufferin, John Best.
Dundas, O.-D. Casselman.
Durham, N.-W. Rowell.
Elgin-Est, David Marshall.
Elgin-Ouest, Thos. Crothers.
Frontenac, Dr J.-W. Edwards.
Fort-William—Rainy River, Dr Manion.
Glengarry—Stormont, John McMartin.
Grenville, J.-D. Reid.
Grey-Nord, W.-S. Middleboro.
Grey-Sud-Est, R.-J. Ball.
Haldimand, F.-R. Lalor.
Halton, R.-K. Anderson.
Hamilton-Est, S.-C. Memburn.
Hamilton-Ouest, William Hendie.
Hastings-Est, W.-B. Northrup.
Hastings-Ouest, E.-G. Porter.
Huron-Nord, James Bowman.
Huron-Sud, J.-J. Mernier.
Kingston, W.-F. Nickle.
Lambton-Est, J.-E. Armstrong.
Lambton-Ouest, F.-H. Pardee.
Lanark, A.-E. Hanna.
Leeds—Brockville, Sir Thos. White.
Lennox—Addington, W. Paul.
Lincoln, James-D. Chaplin.
London, Hume Cronyn.
Middlesex-Ouest, George-A. Elliott.
Muskoka, Dr P.-B. McGibbon.
Norfolk, W.-A. Charlton.
Northumberland, C.-A. Munson.
Ottawa, A.-E. Fripp.
Ottawa, J.-L. Chabot.
Ontario-Nord, S.-S. Sharp.
Ontario-Sud, Wm. Smith.
Oxford-Nord, E.-W. Nesbitt.
Oxford-Sud, Donald Sutherland.
Parry Sound, James Arthurs.
Peel, Sam. Charters.
Perth-Nord, H.-B. Morphy.
Peterborough-Est, J.-A. Sexsmith.
Peterborough-Ouest, J.-H. Burnham.
Port-Arthur—Kenora, F. Keefer.
Prince Edward, B.-R. Hepburn.
Renfrew-Nord, S.-I. Mackie.
Simcoe-Est, James-B. Tudhope.
Simcoe-Nord, John Currie.
Simcoe-Sud, W.-A. Boys.
Témiskaming, F. Cochrane.
Toronto-Centre, Ed. Bristol.
Toronto-Est, Sir Ed. Kemp.
Toronto-Nord, Sir George Foster.
Toronto-Sud, Dr Charles Sheard
Toronto-Ouest, H.-C. Hocken.
Toronto-Parkdale, H. Mowat.
Victoria, Sir Sam Hughes.
Waterloo-Sud, F.-S. Scott.
Welland, Evan Fraser.
Wellington-Nord, W.-A. Clarke.
Wellington-Sud, Hugh Guthrie.
Wentworth, G.-C. Wilson.
York-Est, Thomas Foster.
York-Nord, J.-A.-M. Armstrong.
York-Sud, R.-L. Baker.
York-Ouest, Tom Wallace.

Opposition

Bruce-Sud, R.-E. Truax.
Essex-Nord, W.-C. Kennedy.
Essex-Sud, Robert Atkin.
Kent, A.-B. McCoig.
Middlesex-Est, J.-M. Ross.
Nipissing, M. Lapierre.
Perth-Sud, Wm. Forrester.
Prescott, Edmond Proulx.
Renfrew-Sud, Isaac Pedlow.
Russell, Hon. Chas. Murphy.
Waterloo-Nord, W.-D. Euler.

* * *

SASKATCHEWAN— 16 SIEGES

Gouvernement

Assiniboia, J.-G. Turriff.
Battleford, H.-O. Wright.
Battleford-Nord, John Long.
Humboldt, Lt. Norman Lang.
Kindersley, Dr E.-T. Meyers.
Last Mountain, F.-J. Johnson.
Mackenzie, G.-W. McPhee.
Maple Creek, J.-A. Maharg.
Moose Jaw, J.-A. Calder.
Prince-Albert, Andrew Knox.
Qu'Appelle, Levi Thompson.
Regina, W.-D. Cowan.
Saltcoats, Thomas MacNutt.
Saskatoon, James-R. Wilson.
Swift Current, I.-E. Argue.
Weyburn, R. Thomson.

* * *

MANITOBA—15 SIEGES

Gouvernement

Brandon, Dr Whidden.
Dauphin, Robert Cruse.
Lisgar, Ferris Bolton.
Macdonald, R.-C. Henders.
Marquette, T.-A. Crerar.
Neepawa, Fred-L. Davis.
Nelson, élection plus tard.
Portage la Prairie, A. Meighen.
Selkirk, Thoams Hay.
Springfield, R.-L. Richardson.
Souris, Dr Thomas Finlay.
Winnipeg-Centre, Maj. G.-W. Andrews.
Winnipeg-Nord, Dr M.-R. Blake.
Winnipeg-Sud, G.-W. Allan.

Opposition

Provencher, J.-P. Molloy.

* * *

CILOMBIE ANGLAISE—13

Gouvernement

Cariboo, F.-J. Fulton.
Comox—Alberni, H. Clements.
Kootenay-Est, Dr E.-S. Bonnell.
Kootenay-Ouest, F.-R. Green.
New Westminster, W.-G. McQuarrie.
Nanaimo, J.-C. McIntosh.
Vancouver—Burrard, J. Crowe.
Vancouver-Centre, H.-H. Stevens.
Vancouver-Sud, R.-T. Cooper.
Victoria-City, Dr S.-F. Tolmie.
Westminster District, F.-B. Stacey.
Yale, Hon. M. Burrell.

Opposition

Skeena, P. Donnelly.

ALBERTA—12 SIEGES

Gouvernement

Battle River, W.-J. Blair.
Bow River, H.-S. Halliday.
Calgary-Est, T.-H. Tweedie.
Calgary-Ouest, Lee Redmond.
Edmonton-Est, H.-M. Mackie.
Edmonton-Ouest, W.-A. Griesback en avant, mais douteux.
Lethbridge, W.-A. Buchanan.
MacLeod, Hugh Shaw.
Medicine Hat, A.-L. Sifton.
Red Deer, Dr Michael Clark.
Strathcona, J.-M. Douglas.

Opposition

Victoria, White.

* * *

NOUVELLE-ECOSSE—16

Gouvernement

Digby—Annapolis, A.-L. Davidson.
Colchester, F.-B. McCurdy.
Halifax, Election plus tard.
Halifax, Election plus tard.
Kings, Sir R.-L. Borden.
Shelburne—Queens, W.-S. Fielding.
Yarmouth—Clare, E.-K. Spinney.

Opposition

Antigonish—Guysborough, J.-H.H Sinclair.
Cap Breton—Victoria-Nord, D.-D. McKenzie.
Cap Breton S. et Richmond, W.-F. Carroll.
Cap Breton S. et Richmond, C.-W. Kyte.
Cumberland, H. J. Logan.
Hants, L.-H. Martell.
Inverness, A.-W. Chisholm.
Lunenburg, Wm. Duff.
Pictou, R.-H. McKay.

* * *

ILE DU PRINCE-EDOUARD—4

Kings, J.-K. Hughes.
Prince, Joseph Read.
Queen's, J.-E. Sinclair.
Queen's, A.-B. Warburton.

Opposition

* * *

NOUVEAU-BRUNSWICK—11

Gouvernement

Charlotte, Thomas-A. Hart.
Northumberland, Loggie.
Royal, H.-H. McLean.
Saint-Jean, Cité et Comté et Albert, Rupert-W. Wigmore.
Saint-Jean, Cité et Comté et Albert, Stanely-E. Elkin.
Victoria—Carleton, F. Carvell.
York—Sunbury, H.-F. McLeod.

Opposition

Gloucester, O. Turgeon.
Kent, A.-T. Léger.
Restigouche—Madakaska, Pius Michaud.
Westmoreland, A.-B. Copp.

ACCUSATIONS PRECISES CONTRE CAILLAUX

La lettre du général Dubail à M. Clémenceau signale que des relations intimes et suivies ont eu lieu entre M. Caillaux, Bolo pacha, Miguel Almereyda et la bande du Bonnet Rouge, tous accusés de haute trahison.

Paris, 13. — Tous les journaux du soir commentent en page de rédaction la mise en accusation de M. Joseph Caillaux. Ces commentaires font écho presqu'exclusivement au soupir de grand contentement, comme s'exprime le **Temps**, qu'a ressenti l'opinion publique à la simple nouvelle de poursuites intentées contre lui, quel qu'en soit le résultat.

M. Caillaux, qui était absent de la Chambre hier lorsque le général Dubail, gouverneur militaire de Paris, demanda l'autorisation d'intenter des poursuites contre lui, à la suite de certaines accusations de conduite déloyale envers son pays, s'y trouvait aujourd'hui à l'ouverture de la Chambre, mais semblait mal à l'aise et fort agité.

Dès que la lecture des minutes fut terminée, M. Caillaux demanda la parole. "Si j'avais été ici hier, s'écria-t-il d'une voix aiguë, j'aurais bondi à la tribune de cette Chambre. J'y suis aujourd'hui et d'ici peu je dissiperai ce nuage de commérages et profiterai de l'occasion pour expliquer à la Chambre toute ma politique avant la guerre".

Au commencement de ses remarques, l'ancien premier ministre fut interrompu par une confusion de cris et de voix au milieu de laquelle il fut impossible de comprendre ce que disaient les interruptions; mais lorsque le Président de la Chambre recommanda de maintenir l'ordre, M. Caillaux put terminer ses courtes explications, descendit de la tribune et quitta la Chambre au milieu d'un murmure de conversation générale par toute la Chambre. Il n'y eut aucun sifflet, ni applaudissements.

Lorsque M. Caillaux arriva à la Chambre quelques minutes avant l'ouverture, il s'arrêta dans les couloirs et engagea la conversation avec un groupe de députés. "Je n'ai rien à dire, si ce n'est que je suis en bonne santé et sans aucune inquiétude," leur dit-il. Mais on remarqua qu'il était tout émotionné, ses traits profondément altérés et ses grands yeux noirs largement ouverts et brillants.

Les accusations

La lecture du général Dubail à M. Clémenceau porte contre M. Caillaux les accusations suivantes:

"Au cours des enquêtes instituées contre ceux qui entretenaient des relations avec l'ennemi et dont les conclusions sont actuellement soumises à la juridiction civile et militaire, on a découvert en possession de la plupart des accusés un grand nombre de lettres de M. Caillaux, lesquelles ne laissent aucun doute sur les relations qui existaient entre lui et les personnes accusées.

"L'examen de cette correspondance cause une singulière inquiétude au point qu'il semble nécessaire d'en attirer l'attention de la justice. C'est une chose extrêmement sérieuse qu'un homme d'Etat de l'importance de M. Caillaux, qui a occupé les plus hautes fonctions de l'Etat, qui eut l'honneur de diriger la politique de son pays et a assumé volontairement la direction d'un grand parti, doive entretenir des relations intimes et suivies, hors de doute avec des aventuriers français ou étrangers dont les actions et les marches depuis le commencement de la guerre ont laissé planer des soupçons même aux esprits les moins avertis.

"On peut comprendre qu'un politicien haut placé prenne le risque d'entamer des relations transitoires avec un individu dont il ignore le passé, mais qui a capté sa confiance et cherche, sous le couvert du nom et de l'influence du politicien, à mener des entreprises malhonnêtes. Mais des erreurs de ce genre deviennent dangereuses lorsqu'elles se renouvellent, lorsqu'elles continuent pendant des années et surtout lorsqu'elles conduisent leur auteur dans des situations compromettantes les plus regrettables.

"En toute occasion, si M. Caillaux est en état de pouver qu'au début de ces relations il ignorait complètement la portée, comment pourra-t-il expliquer qu'il ne les ait point rompues lorsqu'ils eut connu le caractère des hommes qu'il avait admis si imprudemment dans son intimité? Les avertissements de toutes sortes ne lui on point manqué. La correspondance saisie au cours de l'enquête de olo Pacha est singulièrement suggestive."

Lettres de Caillaux à Bolo Pacha

Le général Dubail soumet ensuite un certain nombre de lettres de M. Caillaux à Bolo Pacha. Dans l'une d'elles, M. Caillaux manifeste à Bolo le désir de parler avec lui de son voyage en Amérique et l'invite à dîner. Le même jour Caillaux lui écrit encore qu'il a invité un certain nombre de ses amis et envoie ses respectueux hommages à Mme Bolo.

M. Caillaux lui écrit dans une autre lettre en date du 18 septembre 1916, qu'il lui faut absolument une entrevue avec lui parce que lui, Caillaux, avait bien des choses à lui confier, qu'il ne peut pas dire dans une lettre. Un extrait d'une lettre écrite de Rome le 29 octobre 1916, prête à Caillaux ces paroles: "Bientôt, mon cher ami, je vous parlerai sérieusement d'un grand nombre de choses."

Le général Dubail, après avoir cité ces lettres, remarque que la correspondance se poursuit sur le même ton confidentiel même après que Bolo eut été accusé de haute trahison et que toute la presse eut annoncé l'institution d'une enquête judicaire.

"M. Caillaux, qui ne pouvait rien ignorer de tout cela, dit le général, a conservé pour l'accusé le même attachement; ses lettres portent toujours le même caractère d'affection. Elles témoignent un échange de vues communes et de confidences amicales, le tout entouré de précautions suffisantes bien propres à éveiller des soupçons."

"Le général Dubail rappelle alors le cas de Miguel Almereyda et cite des lettres de Caillaux à Almereyda, à partir du 27 juillet 1917, époque vers laquelle le **Bonnet Rouge**, journal d'Almereyda, "a commencé, dit le général, sa détestable campagne de défaitisme qui a caché les trahisons du lendemain".

Plusieurs lettres portent pour la plupart en tête les mots significatifs: "Mon cher ami". L'une d'elle dit: "La réconciliation de Cobourg avec Rome semble être un grand événement; elle est en effet le signe et la condition même de la transformation de la politique des Balkans. Vous serez à même de juger s'il n'y a pas matière dans tout cela pour un article sensationnel".

La sympathie de Caillaux, déclare le général, s'étendait davantage à tout l'entourage de Miguel Almereyda. "Dans cette maison même du **Bonnet Rouge**, dont tous les coffres-forts regorgeaient d'argent allemand, dit-il, Caillaux ne comptait que des amis. Il était en relations amicales avec Jacques Landau, rédacteur au **Bonnet Rouge**, et aida par des dons à fonder **La tranchée républicaine**. Il a reçu à sa résidence à Mamers M. Duval, directeur du **Bonnet Rouge**, M. Marion, du **Courrier Viticole**, M. Landau et M. Goldsky, tous compromis dans le scandale du **Bonnet Rouge**. Toute la bande est venue de Paris en automobile pour lui rendre visite.

Le gouvernement va agir

Les accusations portées de M. Caillaux révèlent certains faits qui les classent en trois groupes; le premier, pour tentative de compromettre la sûreté de l'Etat par des actes de nature à conclure des alliances néfastes entre la France et les puissances étrangères; le second, pour relations déloyales avec l'ennemi et le troisième, pour une propagande de paix. Les deux derniers chefs d'accusation révèlent de la juridiction des cours militaires; mais à cause du premier chef, d'un caractère très grave, les députés veulent que toutes les procédures soient prises devant une cour supérieure.

La Chambre a décidé de se réunir jeudi à deux heures de l'après-midi pour examiner les accusations portées contre MM. Caillaux et Loustalot. Les députés de la droite ont voté pour se réunir mercredi; mais ceux de la gauche et du centre ont renversé leur vote en faveur de jeudi.

M. Deschanel, président de la Chambre, d'accord avec la coutume en usage, n'a point lu le texte des lettres qui sollicitaient l'autorisation de poursuivre les deux députés, en même temps que la suspension de leur immunité parlementaire, bien que les députés aient manifesté le désir d'en connaître tous les détails immédiatement.

Ni M. Caillaux, ni M. Loustalot n'étaient présents à la Chambre à ce moment, et tous les détails des accusations ne furent point divulgués. M. Deschanel a par la suite averti les deux députés des procédures intentées contre eux.

AVIS

Le Consul Général de France à Montréal porte à l'attention du public, qui voudrait envoyer des fonds à des Français demeurant en territoires envahis, que ces envois peuvent être faits par les bureaux montréalais de MM. Thos Cook and Son.

Pour tous renseignements, s'adresser directement à l'Agence Cook, 5300 rue Sainte-Catherine-Ouest, à Montréal.

Par ordre,

J.-H. Bourgoin.
Le Gérant de l'Agence Consulaire de France.

LE COIN DES DAMES

DEPUIS le commencement de la guerre, et surtout depuis un an, il nous semble que la mentalité canadienne-française, dans ce pays, s'est développée, s'est éveillée à la connaissance de son rôle national dans la Confédération. Notre langue, si belle, si suave, est plus et mieux parlée parmi nous. Aujourd'hui, l'on se pique d'orgueil de se dire Canadien français, d'afficher publiquement ce que nous sommes et nous nous attachons avec tenacité à tout ce qui autrefois paraissait des futilités, des rêves, des riens. L'on ne se rendait pas compte alors que le danger nous environnait comme une ombre et nous vivions dans une sécurité parfaite.

Chacun et chacune doit apporter sa part à ce développement, à cette nouvelle mentalité nationale. La mère au foyer; l'homme dans sa famille et dans ses rapports commerciaux; nos hommes publics afin de diriger le mouvement et surtout les jeunes filles qui peuvent avec "l'enseignement", contribuer largement à cette oeuvre si belle, si patriotique et si pleine d'espoir. Nos écoles sont toujours menacées; nos gouvernants, après la crise actuelle passée, se montreront encore peut-être plus exigeants, disons le mot, plus fanatiques. Ce qui nous reste est peu de chose, mais il faut faire des efforts pour le conserver. L'école est la place où se doit former, se montrer la mentalité de notre race. Là, en développant l'intelligence, on peut aussi former le coeur, et pour nous, avoir du coeur, c'est être catholique et Canadien français avant tout. L'école est l'endroit où l'enfant doit apprendre notre histoire, nos luttes du passé, les heures critiques et difficiles que notre nationalité a vécues; le nom de nos grands patriotes, de ces hommes qui ont sauvé notre race lorsqu'elle était prête à sombrer.

L'enseignement, dans nos écoles de campagne, est souvent pénible et demande des sacrifices peu légers. Le dévouement doit s'allier à la connaissance et marcher la main dans la main. La jeune fille, tendre, dévouée, toujours prête à aimer l'enfant, est toute désignée pour l'enseignement. Cependant, l'éloignement de sa famille, la privation de tout plaisir, de toute distraction, lui feront parfois paraître les jours sombres, la tâche onéreuse. Mais elle doit alors constater l'oeuvre nationale qu'elle fait; son intérêt à l'éducation et la formation des enfants doit croître en raison directe de ses sacrifices. Former l'intelligence et le coeur d'un enfant, oh! quelle mission sublime et en même temps délicate.

La mission de l'éducatrice de l'enfance, dans notre province, peut être considérée comme un privilège réservé aux âmes généreuses, fortes, toutes trempées de dévouement. Aussi, est-ce la raison qui fait que si peu de jeunes filles se livrent de nos jours à l'enseignement? Peut-on dire qu'il y a aujourd'hui moins de ces âmes d'élite qu'autrefois, ou doit-on chercher ailleurs la cause de cette désertion de nos jeunes filles pour l'enseignement?

On serait tenté de croire que l'attrait des grands centres, cette facilité étonnante de trouver du plaisir un peu partout et en abondance, ont diminué un peu le dévouement des jeunes filles dans cette voie admirable. Mais non, il faut regarder plus loin pour trouver la cause véritable. Malgré la cherté de la vie, tous semblent, surtout à la campagne, vivre dans l'abondance et le luxe; la gêne n'est plus au foyer, la prospérité a pris sa place. Le père est, comme on le dit souvent, "au-dessus de ses affaires", et la jeune fille, alors, ne doit pas songer à gagner sa vie. La mère a peut-être senti que sa jeune fille se devait un peu aux autres, qu'elle devrait se dépenser pour la cause nationale, mais, par fausse honte, par manque d'énergie, elle s'est dit que le sacrifice était au-dessus des forces de son enfant.

Dans cette profession, il ne convient pas seulement de regarder le côté national, il faut soulever son âme vers des sphères plus hautes et voir le bien qu'on peut faire. Il n'y a pas dans le monde de travail qui ne compte ses ennuis, ses déceptions, mais il faut songer que plus la tâche est difficile, plus l'accomplissement du devoir est pénible, plus cette tâche devient noble et grande, plus nous grandissons aux yeux des autres et des nôtres.

N'étouffons donc pas, chez nos jeunes filles, leur zèle pour l'enseignement; au contraire, encourageons-le et développons-le et nous ferons acte de foi et de patriotisme.

GERTRUDE.

VIEUX CANTIQUE SUR LA NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR

Maintenant que l'astre doré
Par qui le monde est éclairé
A cédé la place aux **estoiles**
Par un miracle nonpareil
La **nuict** au milieu de ses **voiles**
A **veu naistre** un nouveau Soleil.

Celuy qui limite le cours
Des siècles, des ans et des jours
Qui toutes choses délibère;
Se dépouillant de sa grandeur
S'est **vestu** de notre misère
Pour nous **vestir** de sa splendeur.

Un bien heureux enfantement,
Remplit l'enfer **d'estonnement**,
Réjouist les âmes captives
Et rend le jourdain glorieux
De voir **naistre** dessus ses rives
Le **Roy** de la terre et des coeux.

Ce **Roy** des astres, adoré,
N'est point né dans un lieu paré
Où la pompe **estalle** son lustre;
Un haillon **luy** sert au besoin
Et n'a pour **daiz ny** pour balustre
Qu'une crèche pleine de foin.

Ces petits bras **emmaillottez**
Sont ces **mesmes** bras **redoutez**
Du ciel, de l'onde et de la terre
Ils se sont à **nostre ayde** offerts,
Et ne s'arment plus du tonnerre
Que pour foudroyer les enfers.

O Dieu protecteur des humains
Qui par de si puissantes mains
Nous **as** retiré de l'orage,
Sert à jamais **nostre** support
Et ne laisse point au naufrage
Ceux que ta grâce a mis au port!

Racan.

Poète français (1589-1670).

A LA MAISON

Pantoufles crochetées

Abréviations: m. maille; ch., chaînettes; p. s., point simple; b. s. barrette simple ou une jetée.

Fournitures: 2 écheveaux de laine zéphyr et 1 écheveau de laine contrastante; 1 paire de semelle; 1 crochet No 2 ou 3.

Commencer par 9 ch.

1er rang.—Passer 1 ch. et faire 1 p. s. dans les 7 m. suivantes, 3 p. s. dans la dernière m. Faire 7 p. s. vers le bas de l'autre côté des 7 m. ch. ayant 17 p. s. en tout.

2me rang.—1 p. s. dans chaque p. s. du rang précédent.

3me rang.—8 p. s. dans les 8 premières mailles, 3 p. s. dans la maille suivante et 8 p. s. de l'autre côté.

4me rang.—1 p. s. dans chaque p. s.

5me rang.—9 p. s. dans les 9 premières mailles; 3 p. s. dans la maille du centre, 9 p. s. dans les 9 m. suivantes.

6me rang.—1 p. s. dans chaque p. s. Augmenter à chaque autre rang jusqu'à ce qu'il y ait 33 m. dans un rang; puis augmenter à chaque rang jusqu'à ce qu'il y ait 26 rangs. Ensuite faire 12 p. s. pour le côté de la pantoufle pour 26 côtes ou 52 rangs. Mesurer la semelle et continuer à travailler autour jusqu'à ce que l'autre côté du devant soit atteint. Faire ensuite dans le haut avec la laine contrastante 1 rang de p. s. de chaque côté de la côte et 1 p. s. dans chaque p. s. en travers du devant.

2me rang du bord.—5 b. s. dans 1 p. s. passer 1 p. s. 1 p. s. dans la maille suivante; répéter pour finir le haut.

Finir avec une rosette de ruban de la couleur de la laine contrastante.

DE LA MODE

Pendant ce temps difficile que nous traversons, les teintes atténuées, discrètes, sombres, sont les favorites. Les riches garnitures ont disparu pour être remplacées par les broderies à la main qui, étant peu coûteuses, sont en réalité beaucoup plus jolies que les dentelles et les fanfreluches de l'ancien temps.

• • •

Parmi les nouveautés signalées dans le domaine de la mode, citons les sacs à main, de dimension frappante, destinés à renfermer sa bourse, et les tricots de laine que chacune fait aujourd'hui avec beaucoup d'entrain et de ferveur. Quelques-uns de ces sacs sont assortis au manteau que l'on porte et sont ornés avec beaucoup de recherche. Les étoffes les plus variées servent à les reproduire et leurs ornements révèlent le goût de la personne qui les porte.

RECETTES

Pudding au pain

Prenez du pain rassis, émiettez-le dans un plat et versez sur ce pain assez de lait bouillant pour le tremper. Ajoutez des fruits secs, pommes, abricots ou raisins coupés en fines lamelles. Ajoutez une demi-tasse de sucre blanc, ainsi que trois oeufs bien battus. Mélangez bien et versez dans un moule beurré. Semez quelques petits morceaux de beurre à la surface et cuisez à four modéré. Servez avec une sauce au beurre ou avec du sirop.

• • •

Pouding aux noix et au macaroni

Ingrédients: ½ paquet de macaroni; ½ tasse de sucre; 1 chopine de lait; 4 oeufs; 1 pincée de sel; ½ tasse d'amandes (walnuts); 2 cuillerées à soupe de beurre.

Préparation: Faites bouillir le macaroni après l'avoir cassé en petits morceaux. Quand bien tendre, égouttez-le dans une passoire, arrosez d'eau froide pour le blanchir et secouez-le pour l'assécher.

Mélangez le macaroni avec les oeufs bien battus. Beurrez un plat allant au four et mettez un rang de macaroni, aspergez-le de sucre de noix hachées et du beurre, et continuez de même jusqu'à ce que la provision de macaroni soit épuisée. Versez sur cela le lait et le sel et faites cuire dans un four modéré. Servez avec des pommes cuites ou autres fruits.

• • •

Biscuits de Noël

Ingrédients: 1 tasse de beurre; 2 tasses de sucre; 1 oeuf; 4 tasses de farine; 1½ cuillerée à thé de poudre à pâte.

Préparation: Faites votre démêlé et mettez sur une lèchefrite beurrée par petite cuillée. Faites cuire à feu modéré. Gardez dans un endroit sec.

Naturellement, nous renonçons à faire, cette année, des cadeaux à nos grands, se disent la plupart des mamans, mais nous n'avons pas le courage de priver les "tout petits" des jouets qui, pour eux, constituent la fête de Noël et font de ce jour le plus beau de l'année.

Ces enfants ont depuis plusieurs semaines la tête bourrée de rêves. Un amas de papier à lettre a été dépensé pour faire de la littérature pour le petit Jésus. Ces lignes zigzagantes expriment quand même leur naïf espoir, révèlent la confiance dans le Divin Enfant de Noël. Quelques petits garçons demandent des chars, des voitures, des automobiles, des traîneaux; d'autres, à l'esprit militaire, grisés je suppose par la poudre patriotique qui remplit l'air en ce moment, demandent des fusils, des tambours, et un petit homme de quatre ans désire un sabre pour tuer l'empereur Guillaume! Les fillettes, elles, font avec une ingénuité charmante, des souhaits pour que les belles poupées entrevues dans les étalages de nos grands magasins, viennent se faire bercer dans ces petits bras de huit ans. Et toutes ces lettres de demandes parsemées de phrases affectueuses afin de cajoler le doux Jésus de Noël forment un ensemble charmant qui mériterait d'être conservé comme souvenir.

A toutes ces demandes, il faut répondre gentiment, car toute lettre veut une réponse, et "Petit Jésus" est si bien né, si poli, qu'il n'oubliera pas de répondre. Il faut de plus dire à ce petit monde égoïste qui ne pense qu'à soi en ce moment, qu'il y a de pauvres enfants qui l'an dernier n'ont pas connu les joies de Noël. Pour ces malheureux, il faut faire une large part afin que le parfum de la charité embaume la crèche de l'Enfant-Dieu.

G.

CONTRE LA SAINTETE DU MARIAGE

(L'Action Catholique)

Il se dessine, en Angleterre, un fâcheux mouvement pour faire décréter par le Parlement le divorce facultatif après trois ans de séparation. Sir Arthur Conan Doyle, le romancier anglais, est l'un des instigateurs et des plus chauds protagonistes de ce mouvement, dirigé contre la sainteté du mariage et l'intégrité de la famille. Une circulaire récente partie d'un groupe à la Chambre des Communes a pu atteindre nombre de personnes d'influence, les priant de donner leur appui à la "réforme" patronnée par sir Conan Doyle et d'autres dangereux novateurs. On a évalué à environ un million le nombre des mariages que cette loi de malheur, au cas où elle passerait, pourrait abolir.

Comme on le voit, il s'agit là d'un fait extrêmement grave, et dont se sont émus, à bon droit, les catholiques et les anglicans les mieux pensants d'Angleterre. La **Fédération Catholique** de **Westminster** a reçu de Son Eminence le Cardinal Bourne l'autorisation de lancer une vaste contre-campagne. Elle s'est adjointe, dans ce but, une bonne douzaine de sociétés catholiques parmi les plus représentatives, alors que, du côté anglican, lord Halifax s'est, lui aussi, jeté dans la bataille, en vue de sauvegarder la famille chrétienne.

On sait les ravages irréparables causés par le divorce, dans tous les pays où ce fléau a été toléré ou encouragé par la législation civile. De 1867 à 1901, il a été accordé 700,000 divorces par autorité judiciaire ou législative, aux Etats-Unis. De 1901 à 1917, on en a compté un million. Aussi, la famille s'en va aux Etats-Unis! Elle sombre, étouffée par cette horrible vague de fond jaillie des abîmes d'un paganisme renouvelé des saturnales antiques!

En 1900, l'Angleterre, l'Ecosse et le Pays de Galles pouvaient montrer 743 divorces, tandis que les Etats-Unis en avaient 60,000. Et la différence s'est maintenue jusqu'à aujourd'hui, considérable et fort heureuse pour le Royaume-Uni. Le triste record au débit de la république voisine offusque-t-il donc tant que cela sir Conan Doyle et ses sectateurs d'aujourd'hui? Quelle est donc leur aveuglement, qu'ils n'y voient pas plus clair que cela!

Evidemment, on n'ose pas dire les choses crûment, on n'est pas assez audacieux de préconiser le divorce pour le divorce. Cependant, que valent les beaux prétextes invoqués, et croit-on que les gens d'esprit vont les trouver bien sincères et s'y laisseront prendre? On s'autorise des ravages de la guerre, on ergote patriotisme, on ose même mettre de l'avant de soi-disant scrupules rencontrés, dit-on, dans certains milieux ravagés par le paupérisme: mensonge, triple mensonge que tout cela! Les couples de divorcés sont partout des couples viveurs, pour qui les responsabilités de la familles sont inexistantes. Et la terre vouée à eux seuls deviendrait un enfer de désolation.

Mais, puisqu'on fait montre de tant de beaux soucis, qu'est-ce qu'on veut donc qu'il advienne des familles déjà créées, des enfants encore à élever et à établir!

Pourquoi se leurrer de vains mots?

Au fond, c'est ici la liberté de la passion bestiale qu'on voudrait inscrire dans les codes publics. Et le **Casket** a mille et mille fois raison de rappeler que tel a été, en dernier ressort, le principe générateur de tant de "réformes" suscitées par l'enfer contre l'Eglise aux promesses éternelles.

Voyez donc Luther, voyez Henri VIII! Pourquoi, au fond, ont-ils été transfuges, si ce n'est à cause des obstacles qu'une religion de chasteté imposait à leurs sens en révolte? "**Libre-penseur, libre faiseur: on n'est l'un que pour devenir l'autre**", a pu s'écrier Louis Veuillot, en parlant de tous ces pornographes, entre autres, qui tenaient école de son temps! Les socialistes les plus en vogue ont presque toujours prêché l'amour libre. De même beaucoup de suffragettes militantes. Et dites donc si la franc-maçonnerie est bien délicate sur ce chapitre, elle qui a pu se vanter, en Italie et en France, par exemple, de mettre sur pied des organisations pour corrompre la jeunesse!

La "réforme" touchant le divorce ne part pas, au fond, d'un autre naturel que cet instinct mauvais qui est le père reconnaissable de toutes les soi-disant "réformes" dirigées contre le christianisme. Il se peut — mais c'est rare! — que certains auteurs qu'on voit compromis parmi les novateurs ne le soient déjà de moeurs. Même dans ce cas, ils ne sont pas plus excusables, sachant fort bien avec quelle hypocrisie les coquins spéculeront sur leur honnêteté de façade. A moins qu'ils aient besoin de ramasser dans le ruisseau une gloriole littéraire qu'autrement le siècle ne voudrait point consacrer!...

Quoi qu'il en soit, nous faisons des voeux ardents pour que la double contre-campagne menée par les catholiques et les protestants les mieux pensants d'Angleterre soit victorieuse auprès du Parlement britannique et puisse écarter de la famille chrétienne le péril qu'un certain groupe tient suspendu sur elle.

Pour Lire au Foyer le Dimanche

IVe DIMANCHE DE L'AVENT

(S. Luc, III, 1-6)

La quinzième année de l'empire étant gouverneur de la Judée, Hérode, tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, de l'Iturée et de la Trachonite, et Lysanias, d'Abilène; sous les grands prêtres Anne et Caïphe, le Seigneur fit de Tibère César, Ponce Pilate entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert; et il parcourut tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant un baptême de pénitence pour la rémission des péchés, ainsi qu'il est écrit aux livres des Prophéties d'Isaïe: Une voix crie dans le désert: Préparez la voie du Seigneur, rendrez droits ses sentiers: toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline sera abaissée; les chemins tortueux deviendront droits, les raboteux seront aplanis; et tout homme verra le Sauveur envoyé de Dieu.

LA NATIVITE DE NOTRE SEIGNEUR

(S. Jean, I, 1-14)

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était dès le commencement en Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes; et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean; il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il était venu pour rendre témoignage à celui qui est la lumière. Le Verbe est cette vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu dans son propre héritage, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu à tous ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. **Et le Verbe s'est fait chair,** et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité (et nous avons vu sa gloire, qui est la gloire du Fils unique du Père).

UNE PATRIOTIQUE PROTESTATION

Montréal, 6. — Lady Angers, femme de l'ancien Lieutenant-Gouverneur de Québec, vient de démissionner comme présidente du comité des dames unionistes.

Dans sa lettre de démission, elle s'exprime ainsi:

"En présence des vulgaires et grossières insultes que le professeur MacNaughton de l'Université McGill, vient de jeter à la face de toute ma race, injures contre lesquelles aucune Dame dans l'assistance de la salle Stanley n'a protesté, je vous prie d'accepter ma démission comme présidente du comité des dames canadiennes. Ma famille et tous les miens ayant toujours été d'une grande loyauté envers l'Angleterre, je n'ai pas hésité d'accepter cette présidence et d'affirmer de nouveau mon patriotisme. Je n'avais pas prévu que je mettais mon nom à la cible et que je m'exposais à recevoir en toute première ligne, de telles insultes en retour de la loyauté de mon attitude.

(Signé) **Lady Angers.**

BON A NOTER

En présentant ses lettres de créance au Saint-Siège, M. Lissakovsky, le nouveau ministre russe près le Vatican, a assuré Sa Sainteté, au nom de son gouvernement, que la promesse de donner à l'Eglise catholique en Russie la liberté complète était faite en toute sincérité. Il a donné pour exemple le fait que Mgr de Ropp, de Vilna, avait été nommé archevêque de Mohileff et métropolitain de toute la Russie, charge vacante depuis beaucoup d'années, à cause des entraves apportées par l'ancien gouvernement.

ILS SONT UN PEUPLE SANS HISTOIRE . .

"Ils sont un peuple sans histoire ni littérature." "**Rapport de Lord Durham sur les affaires de l'Amérique septentrionale britannique,** Traduction française p. 69."

Depuis deux longues heures, le comte de Durham, Haut-Commissaire Impérial, et Gouverneur-Général de l'Amérique Britannique du Nord, écrivait à sa table de chêne. La nuit, dans le Château Haldimand, avait ramené le silence, et seul, au fond du vaste cabinet de travail, le tic-tac assourdi de la grande horloge continuait la vie des choses.

Au coin de la table chargée de livres et de papiers, la lueur vacillante d'un candélabre de bronze sculptait l'ombre, l'émiettait, donnant un relief étrange aux léopards héraldiques arc-boutés à l'écu oval sur la haute cheminée. Tendue par l'effort intérieur, la figure du gouverneur s'accusait dans la lumière voisine des bougies. Les yeux intelligents et mobiles, les lèvres serrées, les deux plis obliques naissant des ailes du nez et contournant de loin les commissures des lèvres composaient ce masque byronien si frappant et si redouté des ministres d'Angleterre. Par cette nuit fraîche de septembre l'homme avait jeté sur ses épaules l'ample pelisse au col fourré d'où la chaînette d'or retenue par un saphir, pendait négligemment.

Lord Durham se leva tout à coup et marcha vers la fenêtre ouverte. Une fois de plus l'incomparable panorama qui, dès le premier soir, avait enchanté son âme d'artiste s'empara de ses yeux, desserra l'étreinte de son cerveau, détendit ses nerfs fatigués. Les ruines du Château Saint-Louis s'entassaient, tragiques, sous ses yeux. Mais pour ce nouvel arrivant, pour ce patricien d'Angleterre, ces débris calcinés auprès desquels venaient chaque jour rêver les vieux citoyens de Québec, n'avaient pas de voix. Ces murs écroulés résumaient pourtant la brillante aventure coloniale de la France en Amérique, ses espérances et son agonie. Mais que lui importait! Il n'était que depuis mai dans un pays dont le récent passé ne lui était connu que dans ses facteurs politiques. Chargé d'une mission d'étude et de pacification, il la voulait remplir sans s'attendrir et retourner à la Chambre des Lords bien armé contre ses adversaires.

Mais la nature avait le don d'émouvoir et d'apaiser cet être de sensibilité et de passion. Et cette nuit si belle, faisait lever en battant des ailes, au fond de la mémoire du lettré les périodes harmonieuses de Chateaubriand chantant la nuit dans les déserts du Nouveau-Monde! Sur les hauteurs de Lévis en face du Château Haldimand, de petits points lumineux, clignant comme des yeux, piquaient l'ombre de distance en distance. Les arbres du Jardin du Fort bruissaient, invisibles, seule voix de la nuit survivant à la retombée des voix du jour. Au loin, entre l'Ile d'Orléans et la côte de Beaumont la lune se leva, ouvrant sur l'eau noire un long chenal de lumière, qui découvrit, en la profilant sur les petits flots d'argent, la course nocturne d'une goélette drapée dans sa voile comme dans un suaire.

Durham, accoudé sur l'appui de la fenêtre, la main passée dans son épaisse chevelure, songeait! Comme à cette heure et à cette distance, l'Angleterre, la Tamise, Westminster, Buckingham lui paraissaient petits, infimes, artificiels! Vraiment le monde est bien grand pour l'homme qui l'habite! Cette rade immense, cette ville si admirablement située, quelle métropole pour un grand peuple! Et ce fleuve merveilleux, quelle route royale vers le coeur d'un grand pays! Qui sait ce que l'histoire occulte des temps à venir cache en ses grimoires!...

En ce moment, dans le sillon lumineux qui divisait le fleuve, une longue barque surgit, passa et rentra dans l'ombre pendant que le vent du sud apportait au gouverneur un bout de chanson:

"Filez! Filez! ô mon navire!
"Car le bonheur m'attend là-bas!

L'homme sourit légèrement. Tout à son grand rêve il avait oublié que cette terre était française, et voilà que la nuit elle-même le lui redisait, le lui chantait! Et l'implacable association des idées le ramenait à la politique, à ce travail que, fiévreusement, il élaborait sur cette table de chêne, là, à trois pas. Oui! l'erreur profonde d'avoir laissé, un siècle durant, cette forte race de paysans latins s'enraciner dans ce sol britannique de par les armes! Il n'y a que deux moyens de disposer d'un peuple conquis: l'assimilation par la force ou la parfaite autonomie sous la surveillance large du vainqueur. La solution apportée en ce pays était bâtarde et c'est pourquoi le sang a coulé, et c'est pourquoi les geôles regorgent d'honnêtes bourgeois. Nous leur avons inoculé notre virus parlementaire et libertaire et nous nous étonnons naïvement des conséquences de notre politique. Oui! Il faut en finir! Puisque l'on ne veut pas à Londres d'autonomie complète, il faut agir énergiquement et fondre de gré ou de force en un seul tous ces éléments divers, sous peine d'entretenir ici un foyer de rébellion capable de consumer un jour la puissance britannique sur ce continent.

De nouveau la voix des rameurs se gonfla et la vieille chanson vint bourdonner aux oreilles de Durham:

"Filez! Filez! ô mon navire!
"Car le bonheur m'attend là-bas!

Puis l'on n'entendit plus que le grincement d'une plume suivie dans sa course sur le papier, d'un petit triangle d'ombre noire. Minuit sonna à la grande horloge. Durham appuya la tête sur sa main gauche fermée et, l'autre main en arrêt, s'endormit.

. . . .

Trois coups discrètement frappés. La porte s'entr'ouvre et sur le seuil paraît une fille de service. Elle est jeune et toute fraîche dans son tablier blanc qui remonte sur son corsage noir. Elle porte sur un plateau le thé et les pâtisseries légères que tous les soirs, son labeur de plume achevé, le gouverneur prend avant de s'endormir.

La jeune fille s'arrête. Il est beau ainsi le noble Lord, avec sa dernière pensée figée sur ses traits énergiques. Et pourtant, elle le pressent, cet éblouissant gentilhomme, ce Chevalier Grand-Croix de l'Ordre du Bain, c'est l'ennemi de sa race, et cette plume qui vient de tomber là, en travers du papier c'est l'arme terrible — autrement puissante que la torche de Colborne — qui s'aiguise contre les siens.

Un peu émue, elle pose légèrement le plateau sur un guéridon. La petite Canadienne, élève des Ursulines de Québec, n'est pas une ignare. Elle a lu les annales de son pays et reçu la riche tradition du vieux monastère qui garde comme un trésor les toutes premières pages de notre histoire, de cette histoire belle comme une chanson de geste, pure comme une enfance! Et pour aimer son pays, elle a d'autres raisons encore, très bonnes. Son père, Jean-Louis Bédard, a été tué à Saint-Charles, en combattant pour ce qu'il croyait être la cause de la justice et de la liberté. Elle a vu brûler la maison paternelle, et c'est pour cela que la petite Thérèse Bédard, héritière d'une vieille lignée bourgeoise du Richelieu, est revenue aux lieux de son enfance vers les bonnes religieuses ses maîtresses. L'influence d'une amie de couvent lui a trouvé du service au Château où sa belle éducation et son air distingué lui concilient le respect de tous.

Et tout à coup parce que ces souvenirs assaillent éperdûment son cerveau, il lui prend une envie folle de savoir ce que disent ces pages éparpillées là, sur la table. Elle voudrait connaître ce que peut bien penser des Canadiens, des rebelles d'hier, des morts et des détenus d'aujourd'hui ce large front sur lequel la flamme inconstante des bougies fait l'éternel jeu de la lumière et de l'ombre. Elle s'approche par derrière sans faire plus de bruit que les rayons de la lune sur la marqueterie du plancher La voilà qui se penche tout près! Sa figure touche presque celle de l'auguste dormeur et son souffle l'effleure! S'il se réveillait! Mais non! il dort bien et ses épaules soulèvent régulièrement la fourrure de la pelisse.

Elle lit... Et soudain son fin visage se contracte et pâlit. Elle vient d'arriver aux lignes sur lesquelles le gouverneur a laissé tomber sa plume. Et presque en haut d'une page, elle lit et relit ces mots tracés d'une écriture anguleuse et hautaine qui sue l'orgueil et le mépris: "Ils sont un peuple sans histoire..."

. . . .

On n'est pas impunément petite-fille d'un voltigeur de Châteauguay et fille d'un vaincu de Saint-Charles. Tremblante de colère, Thérèse se redresse et son regard chargé va du papier où zigzaguent les lignes menteuses à la blanche main qui allonge là, tout près, de fins doigts d'aristocrate où luisent des diamants. Elle suffoque, la fille du patriote, et elle songe à cette minute qu'autrefois il y eut, là-bas, dans les lointains du fleuve, une fillette de son sang et de sa race qui écrivit dans un fort de pieux au bord des eaux une incomparable page d'histoire, page de Légende dorée, naïve et sublime à la fois, fière, pure, attendrissante. Dans l'esprit de Thérèse, fouettée par le souffle de l'indignation, cette page parmi tant d'autres héroïques, vibre, frissonne, bat et claque comme un drapeau! Cette page elle ne veut pas, elle, femme canadienne-française, qu'un main britannique la rature, la viole, l'abolisse! Un éclair lui passe au fond des yeux! Elle saisit la plume qui a roulé là, sur le papier; elle la trempe, fébrile jusqu'au fond du grand encrier d'argent et d'une main assurée, celle dont ses ancêtres savaient conduire la charrue et tenir l'épée, elle écrivit obliquement quelques mots au beau milieu de la page inachevée. Puis, emportant le plateau, elle sortit sans bruit.

Durham dormait toujours.

. . . .

Petit à petit, les bougies se consumèrent, atteignirent le fond des godets de bronze et moururent. Petit à petit l'ombre prit possession de la pièce, submergeant les meubles, les livres, les bibelots sur la cheminée, les léopards, ne respectant que le rectangle du parquet où jouait la lune.

Durham dormait toujours.

. . . .

Les cris joyeux des hirondelles se poursuivant dans la lumière du matin réveillèrent le noble Lord. Surpris, il fut quelque temps à se rendre compte qu'il avait dormi sept heures à sa table de travail. Les papiers avaient été un peu dispersés par les souffles de la nuit et à portée de sa main la plume se couchait sur le dernier feuillet. Il la remit dans l'encrier d'un geste machinal et ses yeux naturellement amenés sur la page blanche lurent avec stupeur au-dessous des derniers mots de sa main: "Ils sont un peuple sans histoire et..." ces autres écrits d'une plume gorgée d'encre, en grosses lettres fortement appuyées: "**Thou liest, Durham!**" Et ce terrible post-scriptum était signé: **Madeleine de Verchères.**

Le gouverneur passa la main sur son front. Il ne rêvait pas! Qui avait pu oser? Il marcha vers la fenêtre, mit le papier en pleine lumière et relut les mots flétrissants: "**Thou liest, Durham!**" Le soleil se levait là-bas derrière la falaise lévisienne. Une brume blanche traînait sur l'eau noyant encore les mâts, les fines étraves, les quais flottants. Déjà cependant, elle se diluait, se désagrégeait, fuyait par lambeaux et sa déroute affirmait le triomphe prochain du jour, du soleil, de la clarté.

Madeleine de Verchères? Ce nom n'avait pas encore frappé les oreilles du gouverneur. Qui était-ce? Et puis, en somme, qui se cachait sous ce nom? L'idée de rechercher l'audacieux intrus lui traversa qu'un instant l'esprit de Durham. En homme d'esprit, trop raffiné pour ne pas sentir le ridicule de sa position, il était bien résolu à ne pas raconter une aventure où le beau rôle n'était pas le sien. La main inconnue pouvait avoir raison après tout! L'histoire est peut-être autre chose qu'une longue enfilade de siècles et de crimes, un cliquetis d'armes dans une orgie sanglante! La survivance de ce peuple simple, de ce lis tombé du drapeau blanc, de cet enfant de France abandonné par sa mère, le bruit de cantique assourdi et très doux que fait sa vie sous ce vaste ciel ne composent-ils pas l'une des belles strophes du poème humain?

Et les incomparables vers élégiaques de Thomas Gray lui revenaient en mémoire...

"Full many a gem of purest ray serene
"The dark unfathom'd caves of ocean bear,
"Full many a flower is born to blush unseen,
"And waste its sweetness on the dsert air."

Et voilà qu'au fond de lui-même, au-dessous de la colère que le "**Thou liest!**" faisait gronder, il y avait de l'admiration pour la fierté du geste. Et à mesure que l'horizon s'éclairait, que la vie se remettait à sourire et à chanter, le charme divin de la terre laurentienne opérait et le comte de Durham, accoudé à la fenêtre, la feuille toujours dans sa main, s'apaisait.

. . . .

Trois coups discrètement frappés.

—Entrez! Ah! c'est vous, miss! Je suis bien content de vous voir. J'ai passé une mauvaise nuit et ne descendrai pas ce matin.

—Votre Excellence n'a pas dormi?

—Si! mais très mal! J'ai négligé de goûter hier soir et j'ai eu grand tort. Je suis épuisé.

—Votre thé était prêt, Excellence! Vous n'aviez qu'à sonner.

—Ah! miss! Vous êtes française, n'est-ce pas? Vous allez me donner un renseignement.

—Bien volontiers, Excellence! Si j'en suis capable.

—Y a-t-il en ce pays quelque personne qui se nomme ou s'est nommée Madeleine de Verchères?

La jeune fille pâlit un peu, mais ne broncha pas.

—La personne de ce nom, Excellence, est morte depuis un siècle!

—Ah!

Elle a vécu longtemps, mais pour nous, c'est toujours une enfant de quatorze ans que nous appelons **l'héroïne de Verchères.**

—Vraiment! Dites-moi son histoire, miss. J'aime beaucoup vos légendes de l'ancien régime!

Elle tremblait un peu la pauvre petite Thérèse. Toute droite, et blanche comme la coiffe placée sur ses cheveux noir, elle parla cependant et refit pour cet étranger le merveilleux tableau où sur un fond de forêt et d'eau bleue se profilent les masques hideux des Iroquois, les têtes apeurées des vieillards et des enfants; mais où domine la silhouette résolue d'une petite Canadienne de quatorze ans coiffée d'un feutre à panache, debout sur la palissade, l'arme au bras.

A mesure qu'elle parlait, déroulant les péripéties de cet incroyable exploit beau comme une fable antique, Thérèse s'animait, ses yeux brillaient de fierté et il devenait évident pour Durham qu'elle ne racontait pas, mais qu'elle plaidait une cause, celle des siens, celle de l'héroïsme français et de son droit à l'espace, à la survivance, à la liberté!

Elle continuait. Elle lui montrait maintenant la sublime fillette, seule en ce coin perdu du Nouveau-Monde, à vingt milles de tout secours, passant la nuit sur le rempart à surveiller l'horizon, ses mains blanches posées sur la culasse du gros canon prêt à dégueuler, prêtant l'oreille au murmure nocturne de la forêt, à la chanson du flot, tendant son âme pure vers la Vierge qui venait de sauver Québec, cependant que cette tranquille audace domptait les tigres de la Mohawk dont les yeux fauves luisaient dans les saules...

Durham maintenant ne doutait plus. Il savait à n'en pas douter que la petite main qui jouait fiévreusement avec les dentelles du tablier était celle-là même qui avait écrit le: "**Thou liest, Durham!**" Mais elle était si crâne, la petite Canadienne-française, et si évidemment sincère qu'il ne lui en voulait plus et qu'au-dessus du gentilhomme qui respectait la femme et le geste, il y avait l'homme attendri qui pardonnait.

Aussi, relevant sa belle tête de patricien, il lui tendit le papier qu'il tenait en main, ajoutant avec un sourire:

—Je vois, miss, que le fort de Verchères est toujours français et que l'ombre de la petite Madeleine revient parfois, la nuit, dans le Château Haldimand, monter la garde!

Fr. Marie-Victorin,
des E. C.

Collège de Longueuil,
24 juin 1917.
"**Almanach de la Langue française, 1918.**"

LES CATHOLIQUES ONT SAUVE LE CANADA

Les journaux ont signalé, dans le temps, les fortes paroles prononcées par Mgr Georges Gauthier, l'évêque auxiliaire de Montréal, en mai dernier, au congrès dit "Win the War — Unité nationale". L'**Action française** en publie le texte intégral anglais dans la partie documentaire de sa dernière livraison.

Nous en traduisons ces quelques lignes consacrées au rôle rempli par l'épiscopat catholique dans l'histoire du Canada:

"J'avoue franchement qu'il est plutôt rare qu'un évêque canadien-français puisse participer à une réunion de cette nature. Pensez donc! un évêque catholique, un membre de cette terrible "hiérarchie" représentée, dans certaines parties de notre beau Dominion, sous de si sombres couleurs! Peut-être est-il bon que je puisse laisser l'impression pacifiante que ces "terribles" évêques n'ont nulle envie de dévorer aucun protestant.

"Et à propos de cette "hiérarchie" si décriée, savez-vous réellement, mes chers amis qui n'êtes pas catholiques, tout ce que vous leur devez? Je n'insisterai pas, pour le moment, sur la part que les prélats canadiens ont toujours prise à tous les mouvements généreux inaugurés dans l'intérêt du peuple canadien. Leurs paroles et leurs actes prouvent que la couronne britannique n'a jamais eu de sujets plus loyaux ni d'appuis plus puissants au Canada que les membres de la hiérarchie catholique. Bien plus, cela est tout naturel puisque le principe de "la fidélité au pouvoir établi" ne souffre pas discussion chez nous, catholiques.

"Laissez-moi seulement vous rappeler deux des plus grandes figures de l'épiscopat catholique de ce pays: Mgr Briand, en 1755, et Mgr Plessis, en 1812. Ces dates rappellent deux périodes critiques de notre histoire, où la puissance anglaise du Canada aurait pu s'écrouler en un clin d'oeil. Alors que les soi-disant "loyaux sujets" (anglais) attendaient, sur l'île d'Orléans, l'issue du combat, l'épiscopat catholique, aidant les efforts du gouverneur, fit appel aux Canadiens français pour repousser l'invasion. Relisez les mandements de ces évêques, constatez l'influence qu'ils exercèrent, et vous ne pourrez refuser de reconnaître la dette de reconnaissance que vous devez, vous-mêmes, à la hiérarchie catholique. Honneur, en vérité, aux écrivains protestants tels que Wyatt Tilby et John Boyd, qui ont montré que si le Canada est encore possession britannique, s'il existe une province d'Ontario, si aujourd'hui neuf autres provinces sont aussi fières qu'elle d'arborer le drapeau britannique, c'est grâce à la hiérarchie catholique de la province de Québec.

IL NE PEUT ETRE QUESTION DE PAIX MAINTENANT

Déclare le premier ministre anglais. — En dépit des circonstances défavorables, les Alliés font des progrès constant, et ils auront la victoire.

Londres, 15. — Le premier ministre Lloyd George a déclaré dans un discours, hier, que les Alliés font constamment des progrès et se rapprochent de leurs buts, en dépit des petits nuages qui peuvent passer.

C'est parce que je suis profondément convianeu, dit-il, que malgré quelques événements défavorables, en dépit des apparences décourageantes, nous faisons des progrès continuels vers notre but, et je considérerais que faire des ouvertures de paix au moment où le militarisme prussien est enivré de férocité serait manquer à la tâche que nous avons entreprise.

Si la Russie persiste dans son attitude actuelle, déclare Lloyd George, elle permettra aux Teutons d'envoyer des masses de troupes attaquer les fronts de de l'ouest et de l'Italie.

Ce serait folie de ne pas connaître le danger; ce serait folie aussi de l'exagérer, et la plus grande folie au monde de ne pas y faire face. Si la démocratie russe a décidé d'abandonner la lutte, la démocratie américaine s'en vient.

Les victoires allemandes ont été répandues dans le monde, mais les bulletins boches n'ont pas mentionné les défaites. Le premier ministre déclare que ceux qui prêchaient la désorganisation depuis une quinzaine sont les mêmes qui ont organisé dernièrement une attaque contre les victoires des Flandres.

Lloyd George s'est dit fier de voir que la lettre de Lord Lansdowne a été mal comprise, elle qui était en accord avec les déclarations du président Wilson. Je m'accorde moi aussi avec le président Wilson et je n'ai pas l'intention de soulever une discussion inutile.

J'avertis la nation de bien suivre l'homme qui prétend qu'il y a un milieu entre la victoire et la défaite. Ce sont des hommes qui croient que nous pouvons actuellement terminer la guerre parce qu'ils appellent la paix—en organisant une ligue des nations. C'est la bonne politique qui devra suivre la victoire, sans victoire ce serait une farce.

Continuant à discuter la questioon de la ligue des nations, le premier ministre dit qu'il ne peut en être question dans des négociations de paix qui se feraient actuellement.

Il est ridicule, dit-il, de parier d'une sécurité que l'on pourrait obtenir par ce moyen. Il ne peut y avoir de sécurité sans certitude de punition. Il ne peut y avoir de sécurité dans un pays où les criminels sont au-dessus de la loi.

La victoire est une question de tonnage. L'Allemagne joue sur les difficultés que l'Amérique aura à transporter ses troupes. L'avenir du monde repose sur les moyens que l'Amérique et la Grande-Bretagne auront d'augmenter la production maritime. Les importations de vivres doivent être réduites, l'an prochain, de trois millions de tonnes, et la production au pays augmentée d'autant.

Le premier ministre dit que la nation doit faire de nouveaux sacrifices en hommes en attendant que les troupes américaines arrivent en masses sur le champ de bataille.

Les Alliés doivent maintenant défendre tous les fronts et avoir une armée de réserve qui pourra répondre à tous les besoins. Il ajouta que les réserves anglaises en Grande-Bretagne sont considérables.

LE DR BENOIT

Le Dr Benoit, Mme Benoit et leurs deux enfants, de Winnipeg, sont partis, ce matin, pour une promenade dans l'Est. Le Dr Benoit sera de retour le 10 janvier.

FIERES PAROLES D'UN PREMIER MINISTRE

Québec, 15. — Parlant à une manifestation politique, sir Lomer Gouin, premier ministre de la province-mère du Canada, a prononcé ces énergiques paroles:

"On prétend isoler la province de Québec, mais Québec n'est pas plus loin de Toronto que Toronto n'est loin de Québec. On nous parle comme à des enfants qu'on veut effrayer en nous menaçant de la chambre noire. Tout d'abord, qu'on le sache bien, nous ne sommes sous la tutelle de personne; et sur cette terre caandienne, nous ne sommes pas les enfants, nous sommes les doyens. Nous sommes ici par le droit de découverte, dont nos pères nous ont faits les héritiers, par le privilège que nous a donné notre décret séculaire de défricheurs, par le droit du courage, de la vaillance et de la constance; par le droit de la plus puissante des puissances, par le droit de la Providence et nous y resterons. Cette terre canadienne, ce fut la première patrie de nos pères, c'est notre patrie, nous entendons y vivre les égaux de nos concitoyens d'autre origine. Nous entendons y mourrir comme y sont morts nos pères et nous y mourrons.

"Je ne dis pas ces paroles comme une menace, je ne menace personne. Je veux simplement dire aux autres provinces que nous n'avons d'animosité contre personne, mais que nous réclamons la justice, rien de plus, rien de moins."

AUGMENTATION CONSTANTE

Le chiffre du tonnage de vaisseaux anglais coulés par les mines ou les sous-marins allemands dépasse celui de la semaine dernière.

Londres, 13. — On note une légère augmentation dans le nombre des vaisseaux marchands battant pavillon britannique qui ont été coulés par des mines ou des sous-marins durant la semaine dernière, d'après le rapport hebdomadaire de l'Amirauté publié hier soir. Quatorze vaisseaux de plus de 1,600 tonnes furent coulés, ainsi que sept autres de moindre tonnage.

Le nombre d'arrivées au port est de 2,426; le nombre de départs de 2,384.

Le nombre de vaisseaux anglais attaqués sans succès est de onze, y compris cinq antérieurement.

Les pertes de la semaine précédente étaient de seize vaisseaux de plus de 1,600 tonnes, plus un autre de tonnage inférieur.

Pertes italiennes

Rome, 13. — Les pertes subies par les Italiens sur mer, par suite des mines ou des sous-marins, durant la semaine se terminant le 8 décembre, comprennent un vapeur de plus de 1,500 tonnes, 1 vapeur de moins de 1,500 tonnes, et tois petits voiliers. "Un autre vapeur atteint par une torpille a pu atteindre la côte. Deux autres vaisseaux furent attaqués, mais ils ont échappé.

Le pire est passé

Londes, 13. — En dépit des comptes rendus récents de lourdes pertes dues aux sous-marins, on est d'avis dans les milieux bien informés ici que l'on a vu le pire maintenant du péril sous-marin. Sans doute on ne prétend pas le moins du monde que le danger soit passé, mais on ne croit pas que la situation sera pire l'année prochaine dans les eaux européennes, et l'on s'attend d'autre part à ce que la flotte anglo-américaine soit bien mieux préparée à faire face à la situation et à ce que la construction croissante de vaisseaux d'un même type, soit ici, soit aux Etats-Unis, dépasse bientôt le nombre des vaisseaux coulés.

L'amirauté est encore fort réservée au sujet du nombre des sous-marins détruits, mais l'on croit qu'il doit être approximativement en poportion de celui des sous-marins allemands mis à la mer et qu'il produira son effet sur le moral des équipages allemands. On juge d'après les augmentations récentes des vaisseaux coulés que dans ces dernières semaines les Allemands ont employé leurs officiers les plus habiles et les plus audacieux, et les officiers anglo-américains ont compris par la tactique de leurs adversaires qu'ils avaient affaire aux plus redoutables parmi ceux-ci.

Pendant la campagne de l'été prochain apparaîtront un nombre bien plus grand de croiseurs sous-marins. C'est ce à quoi on s'attend. Ces vaisseaux seront tout à fait capables de traverser l'Atlantique et de faire des croisières durant plusieurs semaines. On reconnait qu'ils constitueront un nouveau danger qui nécessitera de nouvelles mesures de défense, mais le fait seul que l'on a connaissance du péril est une assurance que l'Amirauté britannique prendra des mesures pour y faire face.

LES ALLEMANDS PLUS CONFIANTS

Depuis l'armistice russe, la confiance renaît chez le peuple allemand qui espère une victoire décisive dans l'ouest.

Londres, 14. — Des extraits de journaux allemands télégraphiés de la Hollande indiquent que le peuple allemand se reprend à avoir une confiance de plus en plus grande dans le succès de son armée, depuis l'armistice russe: il espère maintenant qu'elle frappera un dernier grand coup sur le front occidental.

Le major Morahto remarque en effet, dans le Tageblatt, que lorsque le feld-maréchal von Hindenbourg a promis des secours à l'Autriche-Hongrie, il a fièrement tenu sa parole et les armées russes ont dû battre en retraite. Il n'a aucun doute aujourd'hui que les paroles seront encore suivies d'actes.

Le "Koelnische Zeitung" dit de son côté qu'il ne reste plus qu'un champ de bataille, où se décidera le sort prochain des belligérants, et que les ennemis de l'Allemagne le savent si bien qu'ils crient à l'Amérique de les secourir. "Mais qu'importe, ajoute-t-eil. La justice est à la veille de mettre fin à la guerre."

"Les événements, observe à son tour le "Weser Zeitung," nous indiquent clairement, comme des gravures, la voie que nous devons suivre: la paix dans l'Est et la guerre dans l'Ouest — jusqu'à ce que nous ayons assis là, sur des bases solides, l'égalité des positions anglaises et allemandes par tout l'univers."

LA PAIX SERAIT UNE FARCE A L'HEURE ACTUELLE

C'est ce que déclare Lloyd George dans un discours qu'il prononce en réponse à la lettre de Lansdowne. — "Il n'y a pas de moyen terme entre la victoire et la défaite".

Londres, 15. — Devant le club "Greys Inn", le premier ministre anglais, M. Lloyd George, a dit son dernier mot au sujet de la nouvelle phase dans laquelle la discussion sur la paix est entrée à la suite de la récente lettre de lord Lansdowne. Il a déclaré que le danger pour le pays ne vient pas de la minorité des pacifistes extrémistes, mais des hommes qui pensent qu'il y a un moyen terme entre la victoire et la défaite. L'orateur a affirmé qu'un traité de paix serait une farce à l'heure actuelle. Il a gardé le silence au sujet d'un nouvel exposé des buts de guerre réclamé par lord Lansdowne et les pacifistes.

Je mets le pays en garde, a déclaré M. Lloyd George, contre les hommes qui croient à l'existence d'un moyen terme entre la victoire et la défaite. Mais il n'y a pas de moyen terme. Ces gens s'imaginent que la guerre peut se terminer par une paix quelconque l'établissement d'une ligne internationale avec des conditions pour soumettre à l'arbitrage les différends et des dispositions relatives aux désarmement, et avec un accord entre toutes les nations qui s'engageraient à signer une paix sur cette base. C'est la bonne politique à suivre après la victoire. Sans la victoire, ce serait une farce. Terminer une guerre entreprise à cause de la violation d'un traité sans réparation pour la violation de ce traité, et simplement pour la signature d'un traité plus important, serait une farce. Qu'on ne se laisse pas duper par de simples mots tels que le désarmement et l'arbitrage. On ne fait pas la guerre et on n'obtient pas la paix par de simples mots. Les Anglais n'auraient jamais dû commencer la guerre, s'ils n'entendaient pas, à tout événement, terminer leur tâche.

Comme de raison, les ennemis sont prêts à accepter une paix qui les laissera en possession des plus riches provinces et des plus belles villes de la Russie, mais il est futile de parler de sécurité dans ces conditions. Il n'existe pas de protection pour la vie ou la propriété dans un Etat où le criminel est plus puissant que la loi. Il en va de même des nations. Nous avons affaire à un Etat criminel, et il y aura toujours des Etats criminels, tant que les avantages des crimes internationaux ne seront pas trop précaires pour être profitables, et tant que les avantages des crimes internationaux ne seront pas trop précaires pour être profitables, et tant que le châtiment de ces crimes ne sera pas trop assuré pour qu'ils soient attrayants." Si une amélioration de la situation n'était pas en perspective par la continuation de la guerre, ce serait une infamie de prolonger la guerre, mais parce que je suis fermement convaincu que malgré des événements malheureux et des apparences décourageantes, nous progressons constamment vers le but désiré, je regarderais des ouvertures de paix à la Prusse, au moment même où l'esprit militariste de la Prusse est ivre de vantardises, comme un trahison du grand mandat dont je suis chargé ainsi que mes collègues.

Nous posons les fondations du pont qui va nous conduire à un monde nouveau. L'heure n'est pas des plus propices. La menace de l'abandon de la guerre par la Russie renforce les Hohenzollern et affaiblit la démocratie, mais l'attitude de la Russie n'amènera pas la paix universelle, comme ce pays se l'imagine. La défection de la Russie ne servira qu'à prolonger l'agonie du monde et rendre inévitablement la Russie esclave de la domination militaire de la Prusse. Ce serait folie de rabaisser le danger de la libération des troupes allemandes sur le front oriental. Ce serait également une folie de l'exagérer; mais la plus grande folie de toutes serait de ne pas chercher à y faire face. Si la démocratie russe a décidé d'abandonner la lutte, la démocratie américaine entre dans la lutte. C'est le fait le plus important de la guerre qui a modifié toute la situation. L'heure actuelle est la pire, parce que la Russie vient de sortir de la lutte et parce que les Etats-Unis ne font que se préparer à y entrer. L'armée des Etats-Unsi n'est pas prête et leurs navires ne sont pas construits, mais à chaque heure qui s'écoule, le vide causé par la défection de la Russie sera comblé par les fils de la vaillante république américaine. Voilà pourquoi l'Allemagne et l'Autriche font des efforts désespérés pour amener une décision avant que la république américaine soit prête. Elles ne réussiront pas, mais il faut se préparer à de plus grands efforts et à de plus grands sacrifices.

La Grande-Bretagne tiendra jusqu'au bout, et elle devra puiser davantage dans ses réserves d'hommes pour supporter le fardeau additionnel jusqu'à l'arrivée des Américains. Mais rien ne justifie une panique. Même en tenant compte des renforts expédiés en Italie, les Alliés ont une supériorité numérique marquée, en France et dans les Flandres, et des réserves considérables. Un plus grand progrès a été réalisé depuis quelques mois, au point de vue des ressources en hommes, qu'amis ou ennemis ne se l'imaginent, mais cela ne suffit pas pour envisager la nouvelle situation sans anxiété. La victoire maintenant, c'est une question de tonnage. Rien ne peut amener notre défaite si ce n'est le manque de navires, et l'intervention des Etats-Unis a accru énormément le problème du tonnage. L'Allemagne a présumé que les Etats-Unis ne pourront transporter leur armée en Europe. Je ne doute pas que la Prusse sera déçue, mais la Grande-Bretagne et les Etats-Unis devront faire les plus grands efforts pour augmenter le nombre de leurs calles. Le fait que les Américains devront transporter leurs propres armées augmente la responsabilité des Anglais, pour ce qui est d'aider l'Italie et la France à transporter les produits qui leur sont essentiels.

Au sujet de la lettre de lord Lansdowne, M. Lloyd George a déclaré que l'auteur n'a pas voulu signifier ce qu'on pouvait raisonnablement tirer de ses paroles, et il a toujours été d'accord avec le message du président Wilson. Le gouvernement est entièrement d'accord avec ce message.

LE SORT DE LA ROUMANIE

Les empires centraux consentent à évacuer ce territoire pourvu qu'on y intrônise un souverain de leur choix. — Propagande républicaine des Bolshevikis.

Londres, 13. — Les pouvoirs du Centre paraissent disposés à évacuer et à restaurer le territoire roumain à condition qu'une dynastie nouvelle soit établie, le nouveau souverain devant être un ami des Hohenzollern et des Hapsbourg. C'est ce que dit une dépêche de Petrograd au "Manchester Guardian". D'autre part, dit aussi le même message, les Bolshévikis font une propagande républicaine dans l'armée roumaine.

L'ambassade russe à Londres a décidé d'ignorer le décret de Léon Trotzky, ministre bolsheviki des affaires étrangères, en vertu duquel les ambassadeurs russes et leur personnel étaient congédiés.

L'Allemagne a pris ses précautions

Stockholm, 13. — Le "Vorwaerts", de Berlin, fait remarquer qu'il est possible que la Russie répudie ses dettes financières étrangères et que d'autre part, avant la guerre, l'Allemagne détenait pour un milliard et demi de roubles de ces obligations, en valeurs de chemins de fer, comme garantie des prêts qu'elle avait faits à la Russie. On dit cependant que depuis lors l'Allemagne s'est débarrassée de ces valeurs en les écoulant sur les marchés étrangers, et afin de maintenir en bourse la valeur du mark.

Berlin joue la comédie

Stockholm, 13. — Le "Dyelo Naroda", journal de Petrograd, publie ce qu'il dit être les instructions de l'état-major général allemand aux représentants allemands chargés de conduire les négociations de paix sur le front russe:

Les instructions, telles qu'elles sont données, insistent sur le fait que les hommes qui prennent part aux pourparlers doivent être capables de contrôler leurs muscles faciaux dans la situation la plus ridicule.

Si les délégués russes venaient à demander que l'empereur allemand émette un ordre pour sa propre arrestation, et que le peuple allemand organisât une révolution sociale, les représentants allemands devraient, d'après ces instructions, dire d'un air sérieux: "Cette question sera certainement prise en considération."

Les instructions, d'après la version qu'en donne ce journal, continuent: "Il peut arriver qu'à la première réunion les délégués russes veuillent embarrasser les négociateurs. Ils doivent y être préparés, et si le commandant en chef, l'enseigne Krylanko, se précipite vers eux les bras ouverts, ils doivent à leur tour le presser sur leur coeur et répéter "Tavarish", c'est-à-dire: camarade. La patrie demande ce sacrifice des négociateurs.

"Ils devraient aussi avoir au bout de leur langue les termes suivants, préférés des Russes: "Paix démocratique universelle" et "Paix sans annxions ni indemnités."

Il était dit aux négociateurs de ne pas se tracasser de remarquer les positions russes, ou de calculer le nombre des canons parce que "des officiers d'état-major spécialement désignés pour cela s'en occuperont."

Si Léon Trotzky, le ministre bolshéviki des affaires étrangères, était présent, les négociateurs "devraient se conduire en sa présence comme s'ils étaient en présence de Bismarck, de Talleyrand ou de quelque autre illustre personnage de ce genre."

Ces instructions que cite le "Dyelo Naroda" (L'oeuvre du peuple), qui est un journal de la révolution sociale de Pétrograd, bien qu'elles puissent être une indication que son rédacteur humoristique ait essayé de ridiculiser à la fois les négociateurs Bolshévikis et ceux du côté des Allemands, sont néanmoins en harmonie, dans leur teneur générale, avec des reproductions analogues, précédemment publiées dans d'autres journaux russes, d'instructions allemandes pour diriger la propagande au front parmi les Russes. Récemment encore, d'après le "Den", un ordre donné à une division d'armée allemande, demande que l'on fasse aux Russes "des appels d'un ton adouci et sentant la camaraderie."

En réclamant des Communes britanniques le gros vote nouveau de 550,000,000 de livres sterling pour les crédits de guerre, M. Bonar Law, Chancelier de l'Echiquier, évoque les espoirs des Alliés pour la conclusion favorable de la guerre européenne, et il affirme notamment sa confiance qu'un gouvernement stable finira par se rétablir en Russie.

ACTIVITE DE LA JEUNESSE MANITOBAINE

(Le Semeur)

Le Semeur a déjà eu occasion de signaler à maintes reprises l'activité remarquable dont font preuve nos amis de l'A. C. J. C. au Manitoba. Par une législation arbitraire, on a rendu un peu délicate la position qu'occupent les Canadiens français dans cette province. Malgré les dispositions expresses de l'Acte impérial de 1871, qui donnait définitivement au Manitoba sa constitution élaborées par le parlement canadien en 1870, la législature locale abolissait en 1890 l'usage officiel de la langue française. La même législature démolissait ensuite le système des écoles séparées ou confessionnelles, puis refusait d'obtempérer aux décisions judiciaires du Conseil privé, le plus haut tribunal de l'Empire, et aux injonctions subséquentes du gouvernement fédéral. Survint l'entente Laurier-Greenway en 1896 —**modus non moriendi**, disait Mgr Langevin—qui permit à la jeunesse manitobaine de grignoter un demi-pain en attendant des temps meilleurs. Sous Norris, la législature arracha leur demi-pain aux enfants catholiques et français, et depuis il leur faut vivre d'expédients. Enfin, nous n'apprendrons à personne que les deux ministères chargés des intérêts de la colonisation à Winnipeg et à Ottawa n'ont jamais eu pour politique ordinaire d'encourager spécialement l'immigration française au Manitoba. Dans le plan providentiel, paraît-il, — fallût-il accumuler injustice sur injustice pour forcer la main à la Providence — cette province doit être une province exclusivement anglaise. Nos compatriotes de là-bas doivent donc compter sur eux-mêmes pour surveiller et promouvoir leurs intérêts, et comme ils n'éprouvent aucune propension au suicide auquel on les invite assez peu discrètement, ils continuent de vivre et d'occuper, envers et contre tous, la place à laquelle ils ont droit. La liberté qu'officiellement on leur refuse, ils la prennent sans le moindre scrupule, comme d'honnêtes citoyens obligés de défendre leurs personnes et leurs biens contre les entreprises d'une bande de voleurs. C'est là sans doute ce qui explique l'action concertée et les nombreuses initiatives dont s'honorent nos groupes de là-bas.

Il y a quelques années, en vue de se rendre un compte exact de la situation, le cercle La Vérendrye faisait le dénombrement des forces électorales dans la province. Depuis lors, l'influence des jeunes de l'A. C. J. C. s'est fait sentir dans toutes les mesures prises pour prévenir ou atténuer les effets d'une législation mal inspirée ou d'autres entreprises peu équitables. L'année dernière, les membres de l'A. C. J. C. ouvraient à Saint-Boniface un bureau permanent de renseignements pour les colons; malgré le manque de ressources, ce bureau a fait merveille. L'établissement du cultivateur est toujours difficile en pays nouveau; le bureau de l'A. C. J. C. aide les colons à se procurer de bonnes terres, à s'y installer et à surmonter sans encombre les premiers obstacles. Quand des milliers de moissonneurs prirent la route de l'Ouest, cet été, pour la récolte du blé dans les prairies, les jeunes de l'A. C. J. C., soucieux d'assurer à leur province la main-d'oeuvre indispensable, n'épargnèrent point leur peine et multiplièrent les démarches pour remplir leur rôle d'intermédiaires improvisés entre les agriculteurs et les moissonneurs. Ils se rendaient à la gare de Winnipeg pour rencontrer les arrivants qu'attiraient l'Alberta et la Saskatchewan et, par leurs efforts, réussirent à procurer aux cultivateurs manitobains l'aide immédiate dont ils avaient besoin.

Leur esprit d'initiative ne devait pas s'arrêter là. Ils entreprirent de convaincre le bureau provincial d'immigration que, dans les circonstances actuelles, on devait augmenter le nombre des producteurs, et que le blé récolté sur les fermes canadiennes-françaises avait la même valeur nutritive et commerciale que celui qui poussait sur les fermes voisines. Les jeunes ne doutent de rien, évidemment, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, de renversant, c'est qu'ils réussirent à faire admettre leur prétention par les autorités manitobaines; car, n'oubliez point qu'au Manitoba la vérité a beau se débattre et faire des bonds prodigieux, elle ne réussit pas souvent à mettre la tête hors de son puits. Le résultat de cette intervention opportune vient de se traduire sous forme d'une magnifique brochure de propagande en langue française, très bien rédigée, imprimée sur papier glacé, copieusement illustrée, et publiée, avec l'autorisation de l'honorable Valentine Winkler, par le gouvernement du Manitoba. La brochure est bien rédigée, avons-nous dit, bien que ce soit une publication officielle; si le lecteur ignore à qui il est redevable de cette bonne aubaine, les membres du cercle LaVérendrye ne doivent sans doute pas l'ignorer, car il est assez probable qu'ils ont mis eux-mêmes la main à la plume et aidé le gouvernement dans l'exécution de ses bons desseins.

La **Presse** de Montréal, (22 septembre), trouve le travail de son goût. "Le cercle LaVérendrye, dit-elle, réussira certainement dans la poursuite de son idéal, qui est de faire connaître les ressources d'une des plus magnifiques provinces du Dominion. Le livre qui est né du patriotisme de ses membres, attirera l'attention d'une foule d'agriculteurs vers les belles terres et y amènera des colons. Ecrite dans un style élégant et agréable, documentée du commencement à la fin, et forte des arguments les plus convaincants, cette publication recevra bon accueil partout où il y a des hommes désireux de se créer un avenir. Nul doute que les Canadiens français en tireront un large profit. En ces temps où la nécessité du retour à la terre s'impose et où les énergies nationales doivent être dirigées vers une production intense, il est bon que les plumes habiles tracent à nos compatriotes une ligne de conduite. C'est pourquoi nous félicitons les auteurs du livre en question. A chaque page, le lecteur trouvera, outre des faits intéressants, des illustrations typiques qui le renseigneront davantage sur le Manitoba."

Depuis plusieurs mois se poursuit dans les journaux français du Manitoba une intelligente campagne de propagande agricole: les paroisses défilent tour de rôle, les photographies parlent aux yeux, les chiffres font réfléchir, et les pionniers canadiens-français qui ont réussi dans leur exploitation terrienne racontent avec une joie non dissimulée leurs débuts souvent modestes et le succès qui a couronné leurs efforts. Les cercles de l'A. C. J. C. de la province de Québec, qui ont vu leur courrier soudain grossi par l'arrivée régulière du journal la **Liberté**, ont sans doute appris depuis lors que le cercle La Vérendrye, toujours ingénieux dans le choix de ses moyens de propagande, leur faisait servir à ses frais un abonnement gratuit de trois mois, pour leur faire connaître ce qui se passe là-bas et les inciter à continuer de s'instruire — en vue de l'action — sur le même intéressant sujet.

De braves gens nous demandent parfois, avec un complaisant sourire, à quoi servent ces cercles de l'A. C. J. C. qu'on trouve maintenant un peu partout, et comme ils ne connaissent notre association que par ses rares démonstrations publiques, ils croient qu'on se moque d'eux quand on leur répète que ces cercles servent à faire, d'un bout de l'année à l'autre et sans tapage aucun, d'excellente besogne patriotique. Braves gens, si vous n'aimez pas à nous croire sur parole, si vous préférez juger à l'oeuvre la jeunesse de l'A. C. J. C., procurez-vous la brochure: **Le Manitoba** ou **Vers les belles terres**, lisez-la attentivement, puis rappelez-vous que de petits Canadiens français, au lieu d'aller prendre des vacances méritées sur les plages à la mode, ont préféré rester en ville au mois de juillet pour recruter des moissonneurs et aider les colons à s'établir sur des terres, afin de permettre à leurs compatriotes de conserver plus sûrement les positions conquises. Si ce n'est point là faire d'excellente besogne patriotique, nous reconnaîtrons volontiers qu'il y a les conceptions différentes du patriotisme et que la vôtre ne cadre point avec la nôtre.

Au Manitoba, comme dans la province de Québec, l'A. C. J. C. a le bonheur de compter sur le sympathique appui des autorités religieuses. Le distingué prélat qui gouverne l'Eglise de Saint-Boniface ne ménage pas à nos amis ses précieux encouragements, et à cause sans doute de la jeunesse manitobaine qui nous vaut une telle marque de bienveillance, Sa Grandeur Mgr Béliveau, de passage à Montréal, a daigné se rendre à notre secrétariat général et nous renouveler gracieusement l'assurance qu'il étend à l'Association tout entière la faveur des approbations acquises à notre oeuvre par la jeunesse de son diocèse. On conçoit facilement alors que nous avons des raisons spéciales de féliciter nos amis du Manitoba pour leurs intiatives et leur déploiement d'activité, puisque leurs bonnes oeuvres, dont nous sommes les témoins édifiés, attirent sur nos têtes une pluie de bénédictions.

Alfred Fournier.

POUR LES PAUVRES

Quelle plus grande joie que de donner au pauvre le nécessaire! Il faut, pour le comprendre, avoir soi-même visité le foyer du pauvre, s'être assis auprès des êtres souffrants qui l'habitent, avoir conversé avec eux, s'être, en quelque manière, identifié avec leurs souffrances. Il faut encore avoir vu en eux plus que des semblables, il faut les avoir considérés comme des frères, comme les membres vivants de Jésus-Christ et pour lesquels ce Maître divin a des prédilections toutes spéciales. Aux pauvres Il a dit: "Bienheureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux." Et aux amis des pauvres, Il daigne faire une promesses semblable: "Bienheureux ceux qui ont l'intelligence du pauvre, au jour de l'épreuve il les délivrera."

L'heure est venue où plus que jamais il nous faut penser aux indigents. L'hiver, avec son cortège toujours plus considérable de misères, a fait son apparition. Les plaintes des malheureux montent jusqu'à nous et nul, s'il est foncièrement chrétien, ne saurait rester sourd à cet appel. N'oublions pas que Jésus-Christ a fait des déshérités de ce monde d'autres lui-mêmes. "Quand vous ne secourez pas les moindres de ceux qui souffrent, c'est à moi que vous refusez ce secours. Toutes les fois que vous avez fait ces choses au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous les avez faites."

"Ainsi donc il a eu faim sur la terre et il nous déclare qu'il a faim encore dans tous les nécessiteux; il a souffert, il a langui, et il souffre, il languit encore dans tous les infirmes. De sorte que, quand nous nourrissons les pauvres, il est nourri, quand vous les vêtez, il est vêtu, quand vous les visitez, il est consolé.

"C'est dans les rangs de ces serviteurs aimants des pauvres qu'il nous faut entrer si nous n'y sommes déjà. Comme eux ne sommes-nous pas rachetés par le sang de Jésus-Christ? Comme eux n'avons-nous pas entendu la parole du Sauveur? Croient-ils à un autre Dieu que nous. Voient-ils s'ouvrir dans leurs nobles espoirs un paradis différent de celui qui nous attend? Non, nos croyances sont les leurs; ils ont reçu le même baptême. Ils s'asseoient au même banquet sacré. Eh bien! suivons-les. Ouvrons notre coeur à l'amour des pauvres. Devenons généreux et bons."

La paroisse de Saint-Georges, encore privilégiée sur ce point, est dotée de deux conférences de Saint-Vincent de Paul. L'une d'elle groupe les hommes, l'autre, dont le siège est au Patronage, réunit les jeunes gens.

La conférence est comme le canal, qui conduit l'aumône jusque dans les mains de l'indigent. Que nos familles, profondément chrétienens, veuillent bien le comprendre! Hommes et jeunes gens, inscrivez-vous parmi les bienfaiteurs des pauvres, soit comme membres actifs, ce qui vous donnera de connaître de plus près la misère des malheureux et excitera nécessairement votre générosité, soit comme membres honoraires, ce qui vous facilitera le moyen de faire parvenir à ceux qui souffrent le surplus de vos bien ou même, il le faut parfois, ce que vous aurez retranché sur vos dépenses inutiles.

Rappelons-nous que le pauvre est un excellent banquier qui a pour répondre des dépôts qu'on lui confie, Dieu lui-même.

"Qui donne aux pauvres, prête à Dieu."

En Province

SUFFREN

La traversée du Lac Huard est prête. Les gens peuvent faire la traversée sans aucun danger.

M. Napoléon Lahe est parti pour une visite chez ses parents, à St. James, Saint-Charles, Saint-Boniface, Sainte-Anne et Saint-François. M. Lane a un bon homme engagé dans la personne de M. Laflèche.

• • •

M. A. Lalonde nous a laissé pour aller demeurer à Lundar pour affaires.

• • •

Dimanche dernier il y a eu chez M. Omer Pichette une partie de cartes. Etaient présents: M. et Mme Duhamel, M. Martineau, M. et Mme Auguste Pichete, M. Dufresme et M. l'instituteur. Il y a eu chant pendant la soirée. Tous se sont bien amusés. Merci à Mme Omer Pichette.

• • •

Les MM. Lacoste sont à presser du foin, depuis une semaine.

• • •

M. Elie Beaudoin a aidé à M. A. Duhamel à bâtir une étable. Le travail est très avancé. M. Duhamel doit avoir bientôt des vaches et des chevaux.

• • •

MM. Camille et Alphonse Lacoste sont venus prendre le diner chez M. A. Duhamel, dimanche dernier. Ils se sont bien amusés après avoir pris un succulent repas, et avoir chanté de belles chansons canadiennes, ils sont repartis enchantés de leur visite. Merci à Mme Duhamel pour ces politesses.

• • •

Samedi dernier, M. le principal de l'école Lalonde est allé à Abbéville, avec M. Omer Pichette, rendre visite à M. Zotique Lavoie.

• • •

Le froid a fait son apparition dans Suffren depuis une semaine. Il fait bon d'avoir de bons chemins d'hiver; ça donne du travail à notre meunier. Jeudi dernier il y avait 18 charges de blé à notre moulin local de M. Thordarson. Des gens qui venaient de 30 milles au-delà. Notre moulin est un avantage pour les gens de Suffren et des alentours.

• • •

MM. Gélinas et Martineau sont arrivés de Portage la Prairie pour une visite à Suffren.

• • •

Dimanche dernier, nous avons eu la messe à Abbéville. Le R. P. Parent est venu faire la mission. Il a donné un très beau sermon.

• • •

M. Elie Beaudoin attend un de ses garçons qui est à la guerre, Calixte, le plus jeune, qui à présent se trouve en Angleterre, à l'hôpital. M. Beaudoin a deux de ses garçons dans les tranchées.

• • •

M. Alphonse Lacoste s'attend à partir de jour en jour pour rejoindre l'armée. Courage, jeune homme, la guerre ne sera pas longue, vous reviendrez sous peu.

Léon.

LAURIER

Dans la nouvelle école du district de Champlain, une soirée dramatique et musicale sera donnée par les élèves de cette école. Nous invitons les parents et les amis à y assister en grand nombre.

• • •

La partie de cartes donnée par les Dames de Sainte-Anne, le 6 décembre dernier, a rapporté une somme bien rondelette. Nous remercions cordialement ceux qui ont bien voulu y concourrir.

SAINT-ADOLPHE

Les jeunes filles de la paroisse donneront, dimanche prochain, le 23, une partie de cartes. Les prix seront donnés avant le lunch. Il y en aura pour tout le monde. Venez en foule.

Lauriette.

SAINTE-ANNE DES CHENES

Vendredi soir avait lieu, au couvent de Sainte-Anne, une séance donnée par les élèves de cette institution. En voici le programme:

Ouverture: Duo — Si j'étais Roi.

Chant: La Charité, Choeur des élèves.

Comdy: Pride and Vanity. — Mrs. Strickland, Mlle A. Chalmers; Emily, her daughter, Mlle G. Korman; Mrs. Gilbert, Mlle J. Brennan; Sophia, her daughter, Mlle Y. Laurin; Mrs. Armstrong, Mlle I. Claydon.

Récitation: Le Petit Bossu, par les petites.

Opérette: "Les Chaussons de la Duchesse Anne" — Duchesse Anne de Bretagne, Mlle L. Lavack; Armelle, Joselyne, Hermine, filles d'honneur: Mlles A. Lanthier, F. Duguay et C. Daigle; Barbeline, servante, Mlle L.-A. Forest; Mme Picton, fermière, Mlle M.-C. Desautels; Un page, Mlle A. de Margerie. Au piano: Mlle I. Langill.

Déclamation: Friedburga, Mlle Y. Laurin.

Mot de remerciement.

Chant canadien: "La mère Michel", Les élèves.

Ces petites séances sont toujours très encourageantes des paroissiens de Sainte-Anne, surtout quand il fait très froid. On aime tant à se réchauffer jusqu'au fond du coeur. Aux côtés du R. P. Trudel, curé de la paroisse, on remarquait M. l'abbé Jubinville, curé de la cathédrale de Saint-Boniface, et M. l'abbé Dufresne, curé de Lorette. Le Père Curé et M. l'abbé Jubinville félicitèrent grandement les bonnes soeurs et les élèves de leurs efforts et du succès obtenu. L'auditoire souligna ces félicitations par des applaudissements significatifs.

Réellement, la séance a été un succès sur toute la ligne. Outre les félicitations générales que j'adresse, je me permettrai, cependant, d'accorder une attention particulière à certaines parties du programme et à certaines personnes, puisqu'elles ont réussi à toucher en moi la corde la plus sensible et me procurer le plaisir que j'ai eu.

Ainsi, dans la comédie "Pride and Vanity", Mlle Y. Laurin a démontré, une fois de plus, à ma grande satisfaction, que nos Canadiennes, élevées dans nos couvents, n'ont pas plus de difficultés à manifester leurs talents en employant la langue anglaise qu'en parlant deur langue maternelle.

Dans "Les chaussons de la Duchesse Anne", Mlle G. Lavack s'est fait remarquer par ceci: Elle a su joindre au naturel la grandeur suspendre les parties de la simplicité commandée à une duchesse **en sabots de bois**. Je me garderai bien d'oublier Mlle M.-C. Desautels, dont l'action impayable nous a fait oublier la réalité à un tel point que nous ne pouvons plus la revoir sans penser à la mère Picton. Si la perfection était de ce monde, je dirais qu'elle a joué parfaitement.

Enfin, aux bonnes Soeurs, mes meilleures et dernières félicitations pour avoir enseigné aux élèves des chants canadiens. C'est là un contrepoison appliqué très à propos contre l'anglomanie qui depuis quelque temps intoxique le goût musical de plusieurs jeunes filles. C'est curieux, on se croit plus **demoiselle** quand on chante anglais!

Il va sans dire, quand on chante anglais tout le jour, on prend l'habitude de développer les sons dans la gorge à la manière saxonne. C'est plus artistique, semble-t-on croire! On corrompt ainsi sa voix pure et sa mentalité française. Je vous félicite donc, Révérendes Soeurs, de travailler à maintenir parmi nous ce que l'on peut considérer un bouquet de la langue française.

Que deviendrait notre race s'il fallait laisser flétrir par l'oubli les fleurs qui ont embaumé son âme, s'il fallait que les futurs berceaux n'entendent plus les chants qui ont tant de fois accompagné nos pères à la victoire!

O. Claire de Lalune.

SAINT-VITAL-OUEST

Malgré un temps plus défavorable que nous avions, dimanche, une quarantaine de personnes du village, de Saint-Boniface, Norwood et Saint-Norbert, s'étaient réunies pour aire, au profit de l'église, une partie de whist. Le prix des dames a été gagné par Mme Joseph Dumas, femme de notre député provincial, et celui de consolation par Mlle Thérèse Dumouchel, de Saint-Boniface, une de nos institutrices. Le prix des hommes a été gagné par M. Jack Morin et celui de consolation par M. Elie Plouffe.

Les prix et le lunch qui suivit la partie de cartes avaient été gracieusement offerts par les familles Nault et Perrault.

La prochaine partie aura lieu le dimanche 30 décembre.

Un témoin.

SAINTE-AMELIE

Le 8 décembre dernier, nous conduisions à sa dernière demeure une de nos estimées concitoyennes, Mlle Ida Archambault, décédée après une longue maladie.

Elle emporte avec elle les regrets de tous ceux qui l'ont connue. Chrétienne généreuse et convaincue, elle a fait bravement le sacrifice de sa vie, abandonnant avec soumission à la volonté de Dieu un grand nombre de parents bien-aimés.

La défunte appartenait à la congrégation des Enfants de Marie. Elle a trouvé dans sa foi à toute épreuve envers la Vierge Immaculée, le courage du sacrifice final. Ce sacrifice elle l'a fait avec une héroïque générosité.

Elle laisse pour la pleurer une mère inconsolable, un frère et deux soeurs: M. Georges Archambault et Mme Ed. Archambault, de Sainte-Amélie, et Mme Lussier, de Marieville, P. Q.

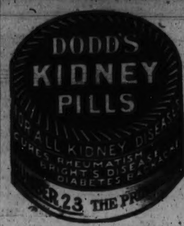
Le deuil était conduit par M. C. Therrien. Les porteurs étaient: MM. Oscar Archambault, Basile Tucker, Félix Pinette et Anthime Therrien, cousins.

Les rubans étaient tenus par Mlles A. Pinette, C. James, A. Mcdougall et B. Perras.

Le service fut chanté lundi le 10, par M. le Curé Kessler, dont le dévouement et le zèle sont au-dessus de toute louange.

Le corps de la regrettée défunte repose dans le cimetière paroissial, à l'ombre du clocher, dans le voisinage immédiat de tous ceux qui l'ont connue et aimée. Donnons une fleur à la tombe, une prière à l'âme... ces deux parfums du ciel qui consolent les morts.

Une amie.



Réputation due à ses mérites.

L'immense popularité de l'Huile Electrique du docteur Thomas ne vient pas d'une grande réclame, — car on ne lui en a pas fait, — mais simplement de sa valeur en tant que remède. Ses bonnes qualités la font rechercher dans toutes les villes, dans tous les villages et hameaux.

BROAD VALLEY

En parcourant les colonnes de la **Liberté**, il m'a fait plaisir d'apercevoir des nouvelles de Notre-Dame de ourdes.

Eh! bien, oui, cher confrère, vous avez gagné la médaille. "Guel-den-peigne" est bien votre homme; décidément vous devez être joliment bien... nez, car pour découvrir une chose pareille, il faut du flair. Vous excellez dans le tranchage de noeud gordien, moi je me contente, — et si vous veniez m'y aider, cela serait beaucoup plus utile, — de trancher, avec ma hache, les noeuds dans le bois de corde.

Je vous ferai remarquer, pour commencer, que mes articles n'ont jamais été signés "Le Parigot". Ensuite vous prétendez être tenté d'offrir la prime au 17me mariage; mais, cher confrère, vous n'êtes pas à la page, car si vous voulez bien relire mon article à ce sujet, vous jugerez par vous-même qu'il n'est nullement mention de ce mariage.

Ensuite, d'après vous, cet article n'a pas plu à Dame Rumeur; mais, franchement, je pensais qu'à Lourdes on comprenait mieux le rire que cela; car il n'y a pas plus de mal à ce qu'un cadeau soit offert par un invité ou une société anonyme, comme vous l'appelez.

Enfin, bref, notre organe, la **Liberté**, ne se prête guère à ces genres de polémiques. Je n'insisterai pas, mais, de grâce, lisez bien des articles avant d'y répondre.

Je me console en songeant que les familles dont j'ai encouru le blâme me pardonneront sûrement, car si mes articles n'ont pas eu le don de plaire à tous, mon énigme aura, je crois, eu le bon goût de réveiller un pauvre correspondant tombé en léthargie, lequel, s'il s'était réveillé plus tôt, n'aurait pas eu le plaisir de blâmer un de ses collègues.

J'espère, cher M. X..., que vous ne vous arrêterez pas en si bon chemin, car, comme je manque de bon sens et que vos articles en débordent, je tâcherai de faire mon profit du trop plein pour plus tard.

Comme, à mon départ, cela en était resté au No 16, j'espère, sur votre prochain courrier, apprendre à qui échoit le 17 dont vous êtes si tenté d'offrir la prime.

Sur quoi, désormais, je fermerai ma...

Gueul-den-peigne.

En parcourant le **Liberté** du 12 décembre dernier, quelle ne fut pas ma surprise de voir, à la chronique de la province, le correspondant de Notre-Dame de Lourdes commencer son article par mon nom, et ce qui est le pire, le confondre avec "Gueul-den-peigne". Pourquoi pas "Kuelledebois"? Cet aimable confrère, — un débutant, c'est certain, cela se voit à son style hésitant, il ne sait pas ce qu'il va faire dire à sa plume, — s'il avait été un fidèle lecteur de la **Liberté**, aurait vu que les articles du "Parigot" ont toujours eu trait à Broad Valley et non pas à Notre-Dame de Lourdes.

Allons, mon jeune ami, soyez plus calme; modérez-vous pour vos débuts, ne confondez pas plus le "Parigot" avec "Gueul-den-peigne", qu'autour avec alentour. Réfléchissez bien avant d'écrire pour que votre plume sache ce qu'elle veut dire, si vous-même vous ne le savez pas, surtout que vous signez du nom si honorable et si connu de... X.

• • •

M. Charles Poirier est de retour de sa campagne d'été pour passer l'hiver sur son homestead.

• • •

Mme David Schmidt est de retour de Winnipeg, où elle est allé chercher un petit orphelin de 5 ans.

Le Parigot.

LA FINLANDE OBTIENT SA LIBERTE

Les troupes moscovites reçoivent l'ordre d'évacuer ce pays dont l'indépendance est officiellement reconnue par le commandant des forts de Sveaborg. — Echange de prisonniers. — Des succès des Bolchévikis.

Londes, 14. — Les autorités russes ont ordonné la libération de tous les civils allemands prisonniers en échange de la mise en liberté de 4,000 officiers russes détenus dans les prisons allemandes, suivant un message de Haparanda publié par le "Dagens Nyheter", de Stockholm, et transmis par le correspondant du "Morning Post".

On tient de source sûre, ajoute la dépêche, que les troupes moscovites ont reçu ordre d'évacuer la Finlande. On dit que le commandant des forts de Sveaborg a reconnu officiellement l'indépendance de la Finlande.

Des succès Bolshévikis

Londes, 14. — Les troupes des Bolshévikis ont occupé Tamanovka et Kaluga, selon une dépêche de Pétrograd à l'agence Reuter. Des troupes de Pétrograd ont occupé Tamanovka, tandis que Kaluga a été pris après beaucoup de combats. Les soldats contre-révolutionnaires ont été désarmés et arrêtés, et les autorités appartenant au parti bolshéviki ont été rétablies.

Les commissaires de la flotte de la mer Noire ont envoyé un télégramme demandant l'envoi immédiat par terre et par mer de tous les détachements de la mer Noire actuellement sur terre. Ils demandent aussi un grand nombre de mitrailleuses. Ils rapportent que des cadets militaires attaquent Rostov, avec des chars d'assaut.

Ville assiégée

Pétrograd, 12, par voie de Londres, 14. — Le général Kaledines a ouvert les hostilités et assiège la ville de Rostove-sur-leDon, selon un radio-télégramme reçu à Sébastopol de Rostove. A l'intérieur de la ville, les Bolshévikis se sont battus avec les cosaques qui ont détruit les quartiers généraux des Bolshévikis. Le transport "Kolchida", dont l'équipage se compose de Bolshévikis, bombarde les forces de Kalédines.

Les négociations de l'armistice

Amsterdam, 14. — Les bulletins officiels allemand et autrichien disent que les délégués russes sont arrivés à Brest-Litovsk, mercredi, et que les négociations au sujet de l'armistice ont repris, hier.

Déclaration de Trotzky

Londres, 14. — On mande de Pétrograd à l'agence Reuter que Léon Trotzky, ministre bolchéviki des Affaires étrangères, annonce que si un armistice est signé pour le front oriental, à Brest-Litovsk, les délégués russes sont autorisés à entamer des négociations de paix.

Les prisons ne suffisent plus

Petrograd, 14. — Les prisonniers pour délit civil ont été transférés des prisons de la ville à celles des provinces, pour faire place aux suspects contre-révolutionnaires qui sont continuellement arrêtés.

La comtesse Panin, anciennement vice-ministre du Bien public, a été arrêtée sous l'accusation d'avoir remis à la banque d'Etat tous les fonds du ministère et d'avoir laissé les coffres-forts vides au ministère, quand les Bolchevikis en ont pris le contrôle, hier. Les soldats ont perquisitionné, hier, dans les appartements de Mme Kerensky, femme de l'ex-premier ministre. On lui a dit qu'elle fait mieux d'avertir son mari de se rendre volontairement à l'institut Smolny, sinon il court un grand danger d'être lynché s'il est pris. Les démocrates constitutionnels qui sont en prison seront jugés par des tribunaux révolutionnaires. Les chefs bolchevikis expriment l'opinion qu'ils seront probablement condamnés à un exil d'un an ou plus.

La princesse Olga

Petrograd, 14. — On mande de Tolbolsk, Sibérie, que Olga, l'aînée les filles du tsar déposé Nicolas II, est sérieusement malade.

L'INTERVENTION DU SAINT-SIEGE

Rome, 12 (Câble de l'Association de presse catholique). — "La publication faite par Lenine, de Russie, de documents diplomatiques parmi lesquels se trouvent les conditions posées par l'Italie pour qu'elle consentît à entrer dans la présente guerre, a causé toute une sensation au Vatican. Ces conditions étaient que les Alliés consentissent à appuyer l'opposition faite par l'Italie à l'admission de tout effort diplomatique qui serait fait par les représentants du Saint-Siège et tendant à la conclusion de la paix ou à la solution de questions se rapportant à la guerre." L'**Osservatore Romano** fait remarquer l'importance de cette révélation, mais se réserve de la commenter plus tard."

Une lettre de Rome, d'autre part, parle du discours prononcé à la Chambre italienne par le baron Somnino, soi-disant en réponse à la note ponticale sur la paix. Le soir même où ce discours fut prononcé, le comte della Torre, président de l'Union populaire des catholiques d'Italie, lui envoya le télégramme suivant: "Je crois qu'il est nettement de mon devoir, et que, ce faisant, j'interprète fidèlement le sentiment des organisations des catholiques d'Italie, en envoyant à votre Excellence une protestation énergique, parce que, dans votre discours de ce jour à la Chambre des Députés, vous avez essayé d'expliquer pourquoi il n'y a pas eu de réponse faite par le gouvernement national à la note du Souverain Pontife, en faisant des déclarations qui sont une offense aux raisons d'impartialité et de justice, à la charité, à l'indépendance souveraine au point de vue civil, et à la claire objectivité de ce très noble document."

Plus tard, le président nouvellement élu de l'Union électorale des catholiques italiens, M. Montini, envoya le télégramme suivant à M. Nava, le député catholique qui avait exprimé les sentiments de ses coreligionnaires en votant contre le gouvernement: "Interprétant la pensée de l'Union électorale entre les catholiques italiens, j'applaudis à la noble attitude prise par les députés catholiques lors du dernier vote pris à la Chambre, en réponse à la gravité de l'offense contenue dans le discours du ministre Sonnino, et le rappelant au sens élevé de sa dignité, et au soin vigilant des intérêts du pays."

CALENDRIER DE LA SANTE DE TRINER

Le calendrier de Triner pour 1918 est plus joli que jamais. Une magnifique gravure de la déesse de la santé avec des herbes amères de Triner dans le pan de son vêtement en forme le centre. Cinq photographies historiques racontent l'évolution de l'histoire de la médecine et deux autres vues font voir l'installation moderne de Triner. Envoyez-nous dix sous pour frais de port. Jos. Triner, fabricant de l'Elixir Américain de vin amer de Triner et autres remèdes, 1333-1343 S. avenue Ashland, Chicago, Ill.



LOI CONCERNANT LES HOMESTEADS DANS L'OUEST

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de 18 ans, qui au commencement de cette guerre était et est depuis demeuré sujet britannique ou d'une puissance alliée ou neutre, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou à la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence, mais non à une sous-agence, à certaines conditions. Devoir: un séjour de six mois sur ce terrain et sa mise en culture chaque année au cours de trois ans.

Dans certains districts un colon peut se procurer par préemption un quart de section contigu. Prix: $3.00 de l'acre. Devoir: Résidence de six mois chacune de trois années suivant l'obtention de la patente et mise en culture de 50 acres supplémentaires. On peut, moyennant certaines conditions, obtenir une patente de préemption aussi rapidement qu'un patente de homestead.

Un colon ayant obtenu sa patente de homestead et ne pouvant obtenir une préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix $3 l'acre. Devra y résider six mois dans chacune des trois ans, cultiver 50 acres et bâtir une maison valant $300.

Moyennant certaines conditions ceux qui détiendront une entrée pourront faire compter comme temps de résidence leur temps de travail sur la ferme en 1917.

Quand sera annoncé un jour d'entrée de terres du Dominion, les soldats qui auront fait du service outremer et qui auront été honorablement licenciés jouiront d'un jour de priorité pour faire leur entrée à l'agence locale (non pas à la sous-agence).

Ils devront présenter leur certificat de congé définitif.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de cette réclame ne sera pas payée.

Autour de la Ferme

POULAILLER DE BON RAPPORT DANS UNE COUR DE VILLE OU DE VILLAGE

On a souvent affirmé qu'une famille demeurant à la ville ou au village trouverait un réel avantage à hiverner quelques volailles, et que deux douzaines de poules suffiraient amplement à l'approvisionnement d'oeufs frais à bien meilleur marché qu'elle ne pourrait les acheter. Pour démontrer une fois de plus le bien-fondé de cette assertion, nous donnons ici les résultats d'une expérience tentée par un amateur de volailles qui a hiverné un troupeau de poules dans sa propre basse-cour, dans des conditions qui sont à la portée de chacun. Nous devons à l'obligeance du Frère Césaire, de Saint-Aimé, les détails qui suivent.

En présence de la nécessité d'augmenter la production des produits alimentaires pour enrayer et diminuer l'élévation des prix, l'élevage de la volaille dans les villes et les faubourgs mérite bien d'attirer l'attention du public. Afin de donner une juste idée de ce que pourraient faire la plupart des citadins, on a placé un troupeau de 27 volailles mêlées (2 coqs et 25 poules) telles que pourrait s'en procurer n'importe qui dans les conditions où elles se trouveraient en ville. La plupart de ces volailles étaient des poules croisées de Rhode Island Red et Plymouth Rock, mais toutes écloses en mai. Renfermées dans le poulailler en novembre, elles commencèrent à pondre à la fin de la première semaine de décembre.

Local

Comme local on utilisa un vieux hangar assez vaste pour que chaque poule eût environ 6 pieds carrés, soit 15 pieds de longueur pour 10 de largeur. Le côté donnant au midi (façade) fut pourvu d'ouvertures formées en partie par des fenêtres et en partie par des écrans en coton clair; environ 20 pieds carrés de coton et 16 pieds carrés de verre et de bois. Les écrans sur lesquels était tendu le coton étaient placés de manière à ce qu'on pût les ouvrir à volonté à l'intérieur en les glissant les uns derrière les autres. Ces écrans ou cadres restaient entr'ouverts la plupart du temps durant les jours ensoleillés d'hiver, excepté quand la température était extrêmement basse.

Une expérience analogue a été faite privément chez lui, par un des fonctionnaires de la division d'aviculture de la Ferme Expérimentale Centrale, également avec des volailles croisées, Leghorn, Minorques, etc., et l'on verra, par le tableau que nous donnons ci-dessous, que les résultats ont été des plus satisfaisants et, à peu de chose près, identiques.

Alimentation

Les volailles avaient constamment à leur portée des écailles d'huitres, des déchets de boeuf et de la pâtée sèche composée moitié de son, de saumures et de farine de maïs en parties égales, un quart de recoupes et un quart de sang sec et pulvérisé. Le parquet était recouvert d'une couche épaisse de paille dans laquelle on jetait le grain entier.

Le repas du matin se composait de grains mélangés, généralement du maïs concassé, du blé et de l'avoine en parties égales, et de l'eau chaude comme breuvage. A midi, on renouvelait l'eau et l'on donnait aux volailles tous les déchets de la cuisine, et quelques poignées de grains mélangés et répandus sur la litière. Le soir, des grains mélangés obligeant les volailles à gratter activement. Avant de fermer les portes et de rabattre les écrans de coton pour la nuit, on avait soin de vider complètement les abreuvoirs afin d'éviter que l'eau y gelât.

Le fonctionnaire de la division d'aviculture dont nous avons parlé plus haut, pouvant disposer de l'électricité à un prix de revient peu dispendieux, en a fait usage au repas du soir, pour donner à ses volailles l'illusion d'une plus longue journée et les engager à continuer plus longtemps l'exercice qu'exige le repas du soir composé de grains répandus dans la litière.

Les volailles renfermées dans le poulailler au mois de novembre y sont restées jusqu'au printemps sans en sortir; et, comme on a eu soin de ne point garder de coq, les voisins n'en ont été aucunement incommodés et n'ont eu aucun sujet de s'en plaindre.

Comme on peut le voir, cet élevage est à la portée de tous, car il suffit de pouvoir disposer d'un très petit espace pour y établir un poulailler. On achète à l'automne des poulettes écloses de bonne heure, (cela est essentiel), et si l'on s'en débarrasse en les vendant de bonne heure au printemps, alors que le prix de la volaille est élevé, on aura retiré de son troupeau le plus grand profit possible sans avoir causé le moindre inconvénient à ses voisins qui auraient l'intention de convertir leur cour en potager.

Si l'on disposait d'un espace supplémentaire de 12 pieds par 15, on pourrait, comme dans le cas du frère Césaire, garder ce troupeau tout l'été, à condition de bêcher cet espace une couple de fois dans le cours de la saison.

D'après le rapport du Frère Césaire, l'entretien annuel de 27 poules a coûté $38.55.

Quant à la nourriture donnée aux volailles, en hiver, elle consistait en bons grains; maïs, avoine, sarrazin, orge, parties égales et distribués dans la litière sèche; des grains grossièrement moulus pour faire partie de la pâtée servie sèche en hiver et humide en été. Dans cette pâtée, on faisait entrer une petite quantité de nourriture animale et végétale, L'on tenait aussi constamment à la portée des volailles des coquilles d'huitres broyées, du gravier et un peu de charbon de bois.

La ponte de l'année (1 novembre 1916 au 31 octobre 1917) a produit 3,030 oeufs, soit une moyenne de 121 oeufs par poule.

La valeur des oeufs et poulets estimée aux prix du marché s'élève à $96.97.

Soit un bénéfice net de $58.42, ou $2.16 par poule.

Voici maintenant le tableau des recettes et des dépenses résultant de l'expérience tentée privément chez lui par un des fonctionnaires de la division d'aviculture avec une moyenne de 24 poules pendant 6 mois, c'est-à-dire du mois de décembre au mois de mai inclusivement.

Recettes—

Décembre—129 oeufs à 70 sous la douzaine	$ 7.52
Janvier—280 oeufs à 70 sous la douzaine	16.33
Février—199 oeufs à 70 sous la douzaine	11.61
Mars—357 oeufs à 60 sous la douzaine	17.85
Avril—440 oeufs à 50 sous la douzaine	18.33
Mai—383 oeufs à 40 sous la douzaine	12.77
Total	$84.42

Dépenses—

300 livres de maïs concassé	$ 7.40
300 livres de blé	7.60
4 boisseaux d'avoine	3.00
1 botte de paille pressée	1.00
138 livres de pâtée)grains moulus(à $2.50 les 100 livres	3.45
20 livres d'écailles d'huitres	.20
44 livres de déchets de boeuf, à 4½ sous	1.98
Total	$26.13
Profit	$58.29

En ne considérant que le coût de l'alimentation, le prix de production d'une douzaine d'oeufs a été de 17½ sous.

On remarquera cependant que c'est à la ville seulement qu'il est possible d'obtenir des prix aussi élevés pour des oeufs même strictement frais.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, notre fonctionnaire a employé la lumière électrique, ce qui a bien pu favoriser la ponte.

En tout cas, ces deux expériences nous semblent concluantes et de nature à encourager le public urbain à entreprendre l'hivernage de quelques volailles.

Puisse-t-il en être ainsi.

Victor Fortier.

—Division de l'aviculture, ferme expérimentale d'Ottawa.

LA PLAIE DES POULAILLERS

Parmi les épidémies qui déciment nos poulaillers, il n'en est peut-être pas de plus désastreuse que celle des poux et des mites, après la diphtérie. Quels tueurs, tout petits qu'ils soient; c'est qu'ils ont vite le nombre pour eux, une fois qu'ils sont entrés quelque part. Avec eux plus de repos pour les pauvres volailles; les uns les torturent le jour, les autres la nuit. Les uns les écorchent, les autres sucent le meilleur de leur sang. C'est donc bientôt l'anémie ou la mort lente pour les victimes.

Les poux ne saignent pas les poules, comme on le croit généralement; de leurs mandibules ils mordent ou mâchent plutôt les plumes et les rugosités de la peau. Ils lacèrent l'épiderme et causent de l'irritation. L'oiseau voudrait croquer ses bourreaux, mais comment les trouver, eux si bien perdus dans le plumage? Impuissant à s'en débarrasser, il en perd même souvent l'appétit.

On donne aux oeufs de ces parasites le nom de **lentes**; une femelle en pond généralement une cinquantaine en moins d'une semaine. Cinq ou six jours après, les jeunes éclosent et se reproduisent eux-mêmes au bout de trois semaines. En sorte qu'un couple ne demande que trois mois pour s'entourer d'une progéniture de 125,000.

Les mites, plus petites, ne sont cependant pas moins terribles. Minuscules araignées, elles sont incolores à l'état naturel, mais deviennent rouges quand elles sont gorgées de sang. Elles ne s'attaquent aux volailles que la nuit. Durant le jour, on les trouve massées dans les fentes ou crevasses du poulailler ou sous les perchoirs. A la lumière du soleil on n'en voit pas une tandis que surprises dans l'obscurité on les aperçoit errer de tous côtés, cherchant qui dévorer. Leur ponte se fait dans le fumier ou dans des saletés; une fois éclos, les jeunes s'y développent. D'instinct, ils en montent ensuite pour se repaître aussi de sang.

Poux et mites doivent leur existence à la malpropreté. C'est grâce à elles qu'ils se multiplient. Le remède, comme le préventif, c'est donc la propreté.

Outre les précautions hygiéniques ordinaires, quand on constate que l'invasion des parasites prend des proportions trop considérables ou même lorsqu'apparaissent les premiers intrus, il est bon de ne pas remettre le travail spécial de leur destruction. Pour cela, autant que possible, c'est la désertion du poulailler par les volailles pendant quelques jours. Durant ce temps on procède à une toilette en règle du local; puis les oiseaux sont passés à l'onguent gris, au moins vingt-quatre heures avant de réintégrer leur domicile.

L'onguent gris ou son équivalent, soit une once d'arsenic dans une livre de saindoux, se pose gros comme un pois avec le doigt sous la queue de l'oiseau et sous les deux ailes; il importe de n'avoir pas de lésions aux endroits de la peau où touche l'insecticide, car celui-ci est un poison violent. Il faut que celui-ci soit bien étendu sur la chair de la volailles.

Les poux et mites sont friands de ce composé préparé à leur intention, mais dès qu'ils en ont goûté ils en meurent. C'est tout comme la farine, colorée de vert français, pour les rats.

CONSULAT GENERAL DE SUISSE AU CANADA

Communiqué officiel

A la suite d'instructions reçues du Département Politique Suisse, tous les Suisses résidant au Canada sont respectueusement requis par les présentes, à se faire inscrire dans leurs Consulats respectifs, tels qu'indiqués ci-dessous.

Afin d'éviter tout malentendu on fait remarquer que le but de cette inscription, n'est pas une mesure de guerre, mais simplement l'établissement d'un registre matricule complet de tous les Suisses résidant dans le Dominion, et une révision des statistiques déjà établies.

A part l'utilité de cette inscription, il est nécessaire que les compatriotes comprennent et considèrent cette communication comme un urgent appel à se rapporter immédiatement, car des statistiques complètes doivent être sous peu envoyées au Gouvernement Suisse.

Les bureaux d'inscription sont les suivants:

Pour la Colombie Britannique et l'Alberta: M. S. Gintzburger, Consul de Suisse, 122, Hastings St. West, Vancouver, B. C.

Pour le Manitoba et la Saskatchewan: M. John Erzinger, Consul de Suisse, 11, Royal Bank Building, 464 Main Street, Winnipeg, Man.

Pour la ville de Toronto, — et pour ceux qui résident assez près de Toronto pour se raporter personnellement: M. Charles Faessler, 1802 Royal Bank Building, Toronto, Ont. — M. Charles Faessler agit comme notre correspondant depuis le décès du Consul Burger.

Ceux qui résident dans la Province de Québec et dans toutes autres parties du Canada non-mentionnées ci-dessus, se rapporteront directement au: Consulat Général de Suisse, Chambre 508, Edifice Drummond, 511 rue Ste-Catherine-Ouest, Montréal, P. Q.

Les papiers suisses, tels que passeport, acte d'origine et livret militaire, devront être présentés ou envoyés par la poste.

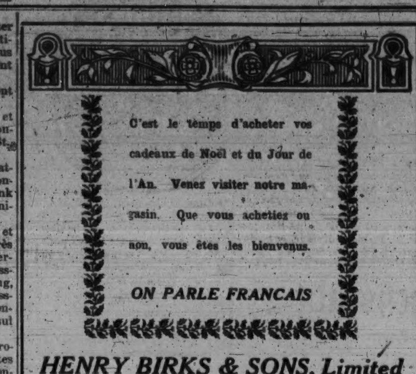
Pour toute information additionnelle, écrire aux adresses sus indiquées.

Le Gérant du Consulat Généal
B.-P. Iseli.

LES ECOLES SEPAREES D'OTTAWA

Ottawa, 17. — Les Canadiens français d'Ottawa ne sont ni surpris, ni découragés de l'avis exprimé par la division d'appel de la Cour Suprême de l'Ontario pour autoriser le lieutenant-gouverneur en conseil de cette province à déposséder les contribuables des écoles séparées de la capitale de l'administration de leurs écoles par la nomination d'une commission scolaire gouvernementale qui serait chargée de ce soin. On fait remarquer d'abord que la Cour d'Appel n'a pas rendu de jugement, n'ayant pas de cause devant elle, mais n'a fait qu'exprimer son opinion. Cet acte, que n'accompagne aucune sanction, ne lèse en rien le droit qu'ont nos compatriotes d'Ottawa, droit dont ils entendent bien se prévaloir d'attaquer la légalité du statut 45, dès que le gouvernement d'Ontario cherchera à s'en prévaloir pour nommer une nouvelle commission gouvernementale.

La cause sera portée jusqu'au conseil privé s'il le faut et nul doute que là l'hon. juge Meredith, président de la Cour suprême de l'Ontario, recevra un nouveau "black eye". On sait que c'est l'expression dont l'hon. juge Meredith lui-même s'est servi pour qualifier un jugement du Conseil Pivé, déclarant ultra vires une loi que lui-même, le juge Meredith, avait trouvée intra vires. Quand et sous quelle forme les Canadiens français de la capitale, par la commission scolaire, dont M. Genest est le président, attaqueront-ils la législation qui reste suspendue sur leurs têtes comme une menace, rien n'a encore été décidé à ce sujet. L'hon. M. Belcourt, le distingué juriste et défenseur de la minorité franco-ontarienne, croit que le temps n'est pas encore venu de dire ce qu'il compte faire. Il nous a cependant fait remarquer que l'avis exprimé par la division de la Cour suprême de l'Ontario ne peut avoir aucun effet sur les causes de la commission scolaire actuellement en délibéré devant l'hon. juge Cluté. C'est un autre statut de la législature de l'Ontario destiné celui-là à légaliser les actes de l'ancienne commission gouvernementale, qui concerne ces causes. Aussi confiants dans la justice de leurs réclamations nos compatriotes et leur dévoué défenseur attendent-ils sans inquiétudes le jugement de l'hon. juge Clute.









Le Noël du Duc de Reichstadt

Par G. Lenotre

Lorsqu'on parcourt Schoenbrunn, grand château impérial d'une petite architecture, situé dans la banlieue de Vienne, le cicérone, après vous avoir promené dans les galeries d'apparat, vous ouvre un appartement dont la visite est plus impressionnante, à elle seule, que celle des quinze cents chambres et des cent trente-neuf cuisines que contient le palais. C'est là que, dans la demeure de la fière Marie-Thérèse, dans le traditionnel sanctuaire de la monarchie autrichienne, vécut à deux reprises — après Austerlitz et avant Wagram — Napoléon, vainqueur du vieil Empire allemand.

Par une coïncidence émouvante, voulue peut-être, c'est dans le même appartement que languit et trépassa vingt-deux ans plus tard le duc de Reichstadt, né roi de Rome et mort colonel autrichien.

Quand on vous a montré ces chambres, on vous raconte une histoire: une histoire si étrange, si romanesque, si naïve, — si vraie pourtant, — qu'on croirait entendre un de ces contes d'autrefois où des jeunes princes, sous la garde de geôliers jaloux, recevaient, grâce au concours des fées, la visite d'un bon génie, protecteur et bienfaisant.

Vers la fin de l'automne de 1823, un étranger était venu s'établir à la **Couronne de Hongrie**, l'une des auberges voisines du château de Shoenbrunn. Comme il semblait ne s'occuper que de lui-même, soignant ses menus, passant de longues heures à la brasserie, ne fréquentant personne, la police, après l'avoir observé pendant quelque temps, avait cessé de s'inquiéter de lui. On le disait Français et riche, venu en Autriche pour chasser dans les bois du Leopoldsberg; il partait, de grand matin, son fusil sur le dos, toujours suivi d'un domestique à rudes moustaches qui semblait être plutôt son ami que son serviteur, et ne rentrait qu'à la nuit tombante à son hôtel: il dînait fort, lisait les feuilles; puis, il allait, s'il faisait beau, fumer sa pipe sur le seuil, en regardant de loin la longue silhouette sombre du château, qui se profilait au fond d'une immense esplanade, et où brillait seulement, au premier étage de l'aile droite, une petite lumière, discrète et pâle, indiquant la pièce où veillait le jeune prince...

Il convient de dire encore que l'étranger s'était lié avec quelques-uns des serviteurs du château, qui venaient, leur besogne terminée, passer la soirée à la **Couronne de Hongrie**: il se montrait grand amateur de fleurs rares, et, grâce aux relations qu'il s'était ménagées parmi les jardiniers et la livrée de la résidence, il allait souvent flâner, pendant de longues heures, dans les serres et les jardins du palais.

Or, en cette année 1823, la cour vint, à l'occasion des fêtes de Noël, s'installer à Schoenbrunn. Suivant un vieil usage allemand qui, depuis lors, s'est propagé dans le monde entier, on avait élevé dans la galerie un haut et vert sapin arraché aux flancs du Schneeberg.

L'arbre dressait son tronc robuste et droit jusqu'aux voûtes couvertes de fresques, où se jouaient les divinités de l'Olympe. Les hautes glaces reflétaient les branches vertes, alourdies de jouets, d'oranges, de sacs de bonbons, d'oiseaux empaillés, de mignons soleils d'étain, de rubans, de clochettes, qui scintillaient à la lumière de mille bougies, brûlant dans des lampions de verre de couleurs variées, dont s'égayait le feuillage sombre. Le cercle intime de l'Empereur, feld-maréchaux aux brillants uniformes, grandes dames en toilette de gala, avait été convié à la fête.

C'était une fête, en effet; François II, qui n'avait pas beaucoup d'idées, avait conçu celle de présenter à sa cour son petit-fils, qui, jusqu'alors, avait vécu, reclus et solitaire, dans la peu récréative société du comte Districhtein, son précepteur, du capitaine Foresti, son professeur d'art militaire, et de M. de Metternich, chargé, tâche particulièrement délicate, de lui apprendre l'histoire.

L'histoire, enseignée au fils de Napoléon, par Metternich!...

D'ailleurs, l'élève était docile et studieux; ses maîtres se montraient satisfaits de ses heureuses dispositions, et c'était justement pour le récompenser de son application au travail que l'Empereur François s'était décidé à le présenter à la Cour et à le traiter avec les égards auxquels son titre de prince lui donnait droit.

Dans le salon, autour de l'arbre de Noël, s'étaient groupés les trois mentors, que François II questionnait, en attendant l'entrée en scène de l'enfant impérial.

—Sire, disait le comte Districhtein, le prince Franz — tel était le nom allemand de Napoléon II — le prince Franz me comble de satisfaction: son ardeur à l'étude, sa ténacité d'esprit, son intelligence vive secondent merveilleusement les soins que je prends de son éducation littéraire. Il est, c'est vrai, quelque peu rebelle à Tacite et à Horace; mais il traduit à livre ouvert les **Commentaires de César**, et ce livre est devenu sa lecture favorite.

—Hum, César! fit l'Empereur dont le visage se rembrunit. Ne craignez-vous pas que César n'éveille en son esprit une comparaison fâcheuse...? Jamais une allusion de sa part...? Jamais une question indiscrète...?

—Oh! Sire! Le prince Franz a heureusement oublié jusqu'au nom de son pays, et l'homme que le malheur a voulu qu'il ait pour père n'existe pas pour lui... Ca, je m'en flatte, et M. de Foresti pourra vous confirmer mon assertion.

—De tous points, Sire, fit le professeur d'art militaire, en s'inclinant. Appelé à l'honneur d'apprendre au prince Franz les choses de la guerre, je l'ai élevé dans le culte des grands capitaines... L'illustre Marie-Thérèse, le grand Frédéric sont ses héros, et...

—Et... l'autre? reprit l'Empereur en hésitant, son père...?

—Je n'avais pas à prononcer le nom de cet homme néfaste, dont les rares succès, dûs au hasard, n'ont rien à voir avec l'art de la stratégie...

—Monsieur de Metternich, en lui enseignant l'histoire, n'aura, sans doute, pas pu garder le même silence.

—Je vous en demande pardon, Sire, repartit Metternich; j'ai instruit le prince Franz des hauts faits de ses aïeux... des aïeux de son auguste mère, j'entends; et je n'ai pas cru devoir attrister sa jeune imagination par le récit des incidents qui ont troublé la paix de l'Europe pendant ces dernières années. Assez d'événements glorieux se présentent dans les annales du Saint-Empire romain; et j'ai cru inutile de réveiller un passé trop récent encore et à jamais oublié.

—Tout est donc pour le mieux, dit l'Empereur satisfait: vous avez fait de mon petit-fils un honnête et loyal Allemand, et je vous en sais gré, mes amis. Or donc, puisque Franz a conquis sa place parmi nous, j'ordonne qu'on ne lui tienne plus rigueur, à l'avenir, de sa funeste origine... Monsieur le baron d'Obenhaus, veuillez introduire le prince. J'espère, Mesdames, ajouta François II en se tournant vers le cercle des invitées qui assistaient à la scène, que mon petit-fils trouvera dans votre accueil une compensation au malheur de sa naissance... dont, après tout, il n'est pas responsable.

La porte s'ouvrit, et l'enfant parut. Il s'arrêta sur le seuil, leva ses yeux indifférents vers le grand arbre de Noël étincelant qui mettait au centre de la galerie un éblouissement... il ne sembla nullement ému de cette merveille, et s'avança à pas lents vers l'Empereur. Il était vêtu de l'uniforme blanc des colonels autrichiens, ses cheveux blonds et flottants tombaient sur ses épaules; il était pâle d'une pâleur maladive, et ses lèvres décolorées paraissaient déshabitués du sourire. Seuls les yeux semblaient vivants dans cette triste figure d'adolescent grave, encore qu'il s'appliquât, eût-on dit, à en éteindre la vivacité et l'éclat.

A sa vue, toutes les conversations cessèrent... Pour ceux qui assistaient à cette scène, l'apparition de cet enfant débile évoquait, par un saisissant contraste, le fantôme de l'homme qui avait, de ses puissantes mains, brisé la vieille Europe pour la façonner à sa guise, et qui, dans ce même palais, avait écrasé du talon de sa botte l'antique Empire des Habsbourg. Le prince Franz s'avança vers son grand-père et, humblement, lui baisa la main.

—J'ai voulu, mon enfant, fit François II pour rompre le silence qui pesait sur l'assistance, j'ai voulu vous procurer quelque plaisir; le moment est venu de tenir, à ma cour, le rang que vous assigne votre parenté avec moi... vos maîtres se montrent satisfaits de vous... mais s'il est bien de travailler, il ne faut pas, dans votre ardeur pour l'étude, repousser les distractions de votre âge...

—Sire, je vous rends grâce, répondit l'enfant.

Puis il alla modestement s'asseoir sur un tabouret qui se trouvait à l'écart. Il se tint là, les yeux fixés à terre, rêveur, absorbé dans quelque étrange songerie qui marquait de rides son jeune front et mettait un pli aux coins de ses lèvres. L'Empereur, gêné, se taisait; les hauts personnages présents imitaient son mutisme; et ce fut un nouveau spectre qui sembla planer dans la galerie, celui d'un autre enfant, né pour porter la couronne, lui aussi, et dont la lente agonie, au fond d'un cachot du Temple, avait jadis terrifié le monde.

M. de Metternich, en diplomate avisé, se chargea de rompre le silence; prenant pour thème les goûts de son élève, l'émotion que lui causaient indubitablement ses débuts à la Cour, il glissa, par d'habiles transitions, vers des considérations générales dont s'alimenta la conversation renaissante; on sembla ne plus prtêer aucune attention à l'enfant qui s'isolait dans son rêve, à l'éblouissant arbre de Noël dont les bougies, une à une, s'éteignaient tristement dans leur godet de couleur... mais une contrainte pesait sur tous ceux qui se trouvaient là, et ce fut avec un soupir de soulagement, que l'on entendit Metternich émettre l'avis que le prince Franz était sans doute fatigué, et solliciter pour lui la permission de se retirer. L'Empereur fit un geste bref; l'enfant vint à lui, lui baisa la main, et s'éloigna du même pas languissant, vers la porte qui conduisait à son appartement.

Il rentra dans le petit salon, tout lambrissé de panneaux de glaces, qui avait été le salon de son père.

* * *

Lorsque Franz fut seul dans sa chambre, il tomba assis sur le divan et resta pensif. Une mélancolique rêverie était l'état ordinaire de ce pauvre adolescent qui ne confiait à personne ses pensées ni ses désirs. A quoi songeait-il ainsi sans cesse...? Peut-être le souvenir du vaste et radieux palais où s'était passée son enfance hantait-il son esprit... peut-être revoyait-il le dôme des Tuileries surmonté du gai pavillon aux trois couleurs... peut-être revivait-il en silence ce passé glorieux dont il ne voulait point parler. Ce soir-là, plus triste encore que d'habitude, il restait, les yeux fixes, le regard perdu sur ces panneaux de glaces qui lambrissaient son salon. Il savait — comment l'avait-il appris? on l'ignore — il savait que son père, jadis, avait occupé cette pièce, qu'il s'était assis sur ce divan où lui se trouvait aujourd'hui, que sa glorieuse image s'était reflétée dans ces miroirs, qui, maintenant lui renvoyaient sa pâle et maladive figure d'orphelin. Mais quel était donc son père? Qu'avait-il fait cet homme, pour qu'on évitât d'apprendre à son enfant son nom et son histoire?... Quel crime avait-il commis pour être mis au ban de la société à ce point que son fils n'osât même pas interroger à son sujet ceux qui étaient chargés de lui apprendre la vie?

Et tandis qu'il remuait ces pensées, trop lourdes pour la tête d'un enfant, son attention fut tout à coup attirée par un objet placé sur sa table de travail. C'était un vase de poterie commune, rempli de terre desséchée, au milieu duquel était fixée une petite branche de bois vert, à moitié dépouillée de ses feuilles.

Franz se leva et examina ce singulier bibelot. Qui donc l'avait placé là? C'était un arbre de Noël... non point comparable sans doute à celui qu'il venait de voir dans la galerie du château... rien n'était plus humble, plus pauvret que ce rameau presque mort, fiché dans cette poignée de terre sèche, et pourtant, plus il la contemplait, plus il sentait son coeur battre, plus il se laissait envahir par une angoisse inconnue. Il s'approcha encore. A côté de cet inexplicable symbole était placé un rouleau de papier noué d'une faveur violette... L'enfant, saisi d'une crainte mystérieuse n'osait toucher à cette lettre... car c'était une lettre, sans nul doute.

—Qui donc est entré ici?... interrogea-t-il, à mi-voix; et son regard parcourut la pièce... Il était bien seul. Soudain, prenant une résolution, il déroula le feuillet. Ses doigts tremblaient... Non, ce n'était pas une lettre, mais une image, une de ces images populaires, grossièrement enluminées de couleurs criardes... Elle représentait un homme coiffé d'un petit chapeau de bataille, et portant, sur un uniforme militaire barré du grand cordon rouge, une redingote grise. Au fond était figurée une ligne de soldats groupés autour d'un drapeau bleu, blanc et rouge, et dans le ciel, au milieu des rayons d'un soleil éclatant, était tracé ce mot: LUI.

Franz ne pouvait détacher ses yeux de cette enluminure... Fasciné, il la contemplait, et tout à coup il se fit comme une trouée dans le brouillard de son souvenir. Cet homme, il l'avait déjà vu... dans le lointain de sa mémoire cete figure se dressait, indécise et flottante: cette apparition qui venait ainsi troubler sa solitude, il se souvenait de l'avoir aperçue jadis, se penchant sur son berceau; ces soldats aux uniformes bleus et rouges, il se rappelait les avoir admirés autrefois, du haut d'un balcon de pierre, au bruit des tambours et des fanfares; ce drapeau tricolore, il le reconnaissait ... Il porta ses deux mains à son front.

—Oh! j'ai peur, cria-t-il, j'ai peur! qui donc est entré ici? qui donc a posé là cette image...?

Et dans le haut miroir placé devant lui, il se voyait épouvanté, pâle, les yeux agrandis par l'angoisse, quand tout à coup il lui sembla que le panneau de la glace se mouvait, tournait comme une porte sur des gonds invisibles... Il poussa un cri et resta immobile de stupeur: la cloison s'ouvrait, en effet, un homme entra dans la chambre...

—Ne craignez rien, monseigneur, dit l'inconnu... et fléchissant le genou, il prit la main de l'enfant et la baisa.

—Qui êtes-vous? demanda Franz dont la voix se faisait à peine entendre; comment avez-vous pénétré dans ce salon? Que venez-vous faire ici...?

—Je viens vous parler de votre père, monseigneur... mettre à vos pieds les voeux et les hommages des millions d'hommes qui sont restés fidèles à son souvenir... Je viens vous parler de la France.

—Mon père...? la France...?

—J'ai fait cinq cents lieues pour vous apporter cete motte de terre, cette branche desséchée et cette image. Cette terre fut prise au jardin des Tuileries, cette branche a été cueillie à Saint-Cloud, cette image est semblable à celles qu'on voit placardées au mur dans toutes les chaumières de France: elle représente Napoléon.

—Les Tuileries..? Napoléon...? Saint-Cloud..? répétait machinalement l'enfant, cherchant à mettre un souvenir sur ces mots jadis familiers, et dont le son éveillait en son esprit mille souvenirs confus...

—Il y a là-bas, monseigneur, en France, des millions d'êtres qui ne pensent qu'à vous, qui n'espèrent qu'en vous et donneraient leur vie pour vous... Une vieille tradition prétend que, dans cette nuit de Noël, le ciel s'ouvre et les anges descendent pour apporter à tous les enfants de la terre une joie et une bénédiction... Eh bien! nous n'avons pas voulu que vous fussiez oublié. D'ailleurs, rassurez-vous, je ne suis pas un envoyé de Dieu; si j'ai pu pénétrer dans votre prison — car cette chambre est une prison pour vous — c'est grâce à cette issue secrète que votre père avait fait pratiquer lorsqu'il habitait cet appartement... Depuis longtemps je guettais l'occasion qui m'a été offerte ce soir à la faveur de la fête qui se donnait au château.

—Vous avez connu mon père?.. Qui donc était-il?

—Il était le maître du monde. Le César, que vous admirez, m'a-t-on dit, est un nain à côté de ce géant de gloire. Votre père, l'Empereur, le Roi, le chef adulé ou redouté de quatre-vingt millions d'hommes, est mort sur un rocher perdu au milieu de l'Océan; prisonnier dans une île déserte, comme vous l'êtes dans ce palais, il est mort après cinq ans d'agonie, se rongeant les poings, vous appelant, criant votre nom... Ses derniers regards se sont arrêtés sur votre image, et quand son soleil s'éteignit à l'horizon du monde, un long cri de douleur s'éleva de tous les points de la France... maintenant, c'est vous qu'elle appelle. Votre nom fait trembler tous les rois de l'Europe; mais la France est orgueilleuse, songez-y; elle ne veut point qu'on n'ait pas l'air de la regretter, et elle préfère l'homme qui, pour la reconquérir, fait des tentatives presque insensées à celui qui s'endort dans sa résignation aux décrets de la Providence. Voilà ce que je suis venu vous apprendre... Et quand vous m'aurez entendu, je vous dirai: Monseigneur, voulez-vous me suivre? voulez-vous que cet escalier pratiqué par le père, serve, après quinze ans, à l'évasion du fils?

Le duc de Reichstadt essuya ses yeux mouillés de larmes, et, faisant signe à son visiteur de prendre place à ses côtés sur le divan:

—C'est bien, monsieur, dit-il, je vous écoute.

...Le lendemain, jour de Noël, l'étranger qui depuis un mois habitait l'auberge de la **Couronne de Hongrie**, partit de grand matin pour la chasse, suivi de son domestique: il avait, au préalable, soldé sa dépense, de sorte que l'aubergiste ne fut que médiocrement étonné et nullement inquiet lorsqu'il s'aperçut, à la nuit tombante, que son pensionnaire n'était pas rentré.

On ne le revit jamais à Schoenbrunn... Aussi bien est-il temps de quitter le conte pour rentrer dans l'histoire. Que s'était-il passé entre cet homme et le duc de Reichstadt? On l'ignora toujours: peut-être celui-ci se laissa-t-il reprendre par les souvenirs de gloire évoqués si subitement à son esprit: on a prétendu — mais ce n'est là qu'un très vague tradition — qu'on l'arrêta au moment où la chaise de poste qui l'emmenait vers la France passait le Danube au pont de Linz. Peut-être, au contraire, l'enfant impérial dont la nature avait été soigneusement comprimée, amollie, assoupie par les maîtres que François II avait choisis, s'effraya-t-il de l'avenir brillant, mais troublé, que lui promettait son retour à Paris. Voilà qui paraîtrait plus probable. Une seule chose est certaine, c'est qu'à partir de cette époque, la surveillance se resserra autour du prince. Nul Français ne put jamais parvenir jusqu'à lui: le poète Méry ayant fait le voyage de Vienne pour offrir au fils de Napoléon le poème de la campagne d'Egypte, dut renoncer à le voir autrement que de loin, perdu dans l'ombre d'une loge, au théâtre de la Cour. Tout la jeunesse du pauvre enfant fut une longue prison, une lamentable agonie... Car le regret, l'isolement, le désespoir avaient détruit sa santé... Le jour où il s'alita, on prétend que la foudre détruisit un des aigles qui ornent la grille du château de Schoenbrunn... Quelques jours après Napoléon II mourait et toute l'Allemagne poussait un soupir de soulagement...

DIX REGLES D'EDUCATION

1o Habituez vos enfants dès leur plus jeune âge à une obéissance immédiate et absolue;

2o Unissez la fermeté à la douceur;

3o Ne leur faites jamais une promesse que vous ne soyez certain de pouvoir leur tenir;

4o Si vous dites à un petit enfant de faire quelque chose, montrez-lui comment il faut qu'il s'y prenne et veillez à ce qu'il le fasse;

5o Punissez toujours les enfants qui désobéissent de propos délibéré, mais ne le faites jamais avec colère et emportement;

6o Rappelez-vous qu'une légère punition, lorsque l'occasion l'exige, est toujours plus efficace que la menace d'un châtiment plus grand pour le cas où la faute se renouvellerait;

7o Ne leur permettez jamais de faire ce que vous leur avez défendu, quand les circonstances sont les mêmes;

8o Ne leur donnez jamais une chose parce qu'ils crient pour l'avoir;

9o Apprenez-leur que le seul moyen sûr de paraître bon est de l'être réellement;

10o Accoutumez-les à respecter scrupuleusement la vérité dans les petites choses. Ne leur passez aucun mensonge.

UN MAIRE FRANCO-AMERICAIN

Manchester, N. H., 18. — L'élément franco-américain se réjouit de l'élection de M. Moïse Verrette au poste de premier magistrat de cette ville. C'est le premier franco-américain qui est élevé à cette fonction importante dans la ville de Manchester.



Noël

DE toutes les fêtes de l'année, Noël est une de celles qui parlent le plus au coeur du chrétien, et son retour est salué avec une joie toujours nouvelle. Cette joie varie dans ses manifestations suivant les âges, mais elle ne perd rien pour cela de son intensité et de sa sincérité. La messe de minuit, les vieux cantiques, la crèche rappellent les mêmes mystères aux grands comme aux petits et les invitent à témoigner à Dieu une même reconnaissance. Noël met de la joie dans l'Eglise et dans tous les coeurs. Ceux qui n'ont pas la foi sentent aussi le besoin de se réjouir en ce jour. Il est vrai que leur joie est souvent toute extérieure et n'a pas cette profonde signification qui saisit entièrement l'âme chrétienne; mais elle témoigne à sa façon en faveur d'un grand événement que célèbrent les croyants.

Que de choses divines l'Eglise offre à la piété de ses enfants pendant ce temps de Noël qui s'étend depuis la Nativité de Notre-Seigneur jusqu'à la Purification de la sainte Vierge. Durant ces jours la célébration du même mystère l'absorbe entièrement, et dans son culte elle adore Jésus et loue Marie sa mère. Noël est, en effet, un des plus profonds mystères de la Révélation. Le Verbe qui existait de toute éternité prend naissance dans le temps; l'enfant qui repose dans l'étable de Bethléem est un Dieu; Marie devient Mère et demeure Vierge. Tant de mystères éblouissent l'intelligence et la charment à la fois par les pieux symboles qu'ils offrent à sa méditation.

Quatre mille ans se sont écoulés pendant lesquels le monde attentif attendait Celui qui devait détruire le règne de Satan. Les quatre semaines d'attente et de prières qui précèdent Noël sont une image de ces siècles qui furent des siècles d'espoir mais aussi de profondes ténèbres. En effet, pendant l'Avent on remarque que la lumière du soleil se fait de plus en plus rare. Elle diminue jusqu'au solstice d'hiver, le vingt-cinq décembre, pour commencer à donner ensuite une plus vive clarté et une plus douce chaleur. Tout cela est l'emblême de l'attente générale du jour où le Soleil de Justice percera les ténèbres du paganisme pour répandre dans les âmes les lumières de la vérité et allumer dans les coeurs la flamme de la charité. Jésus-Christ est la lumière du monde et cette lumière ira toujours grandissante jusqu'à ce qu'elle l'illumine entièrement.

Les mystères de Noël parlent au coeur du chrétien. Ils le font participer à la joie des Juifs qui avaient désiré avec une si sainte ardeur la venue du Messie et à celle des anges, des bergers et des Mages. De combien de bienfaits Jésus vient combler les hommes! Il vient les réconcilier avec le ciel. "Il ne vient pas juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par Lui, pour que tous aient la vie et une vie plus abondante." (S. Jean III, 17; X, 10.) Il vient faire de chacun de nous des enfants de Dieu. "O mes petits enfants! voyez quelle charité nous a donnée le Père, que nous soyons les fils de Dieu, non pas seulement de nom, mais en réalité." (I S. Jean, III, 1.)

A ces joies se mêle un sentiment de tristesse à la vue des maux que traverse l'humanité, et il nous semble voir un nouvel accomplissement de la prophétie du vieillard Siméon: "Celui-ci est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs." (S. Luc, XI, 34.) Il est pour la résurrection des hommes de bonne volonté et pour la ruine des méchants, de tous ceux qui s'acharnent contre Lui et travaillent à le bannir de la société et des consciences. Cette vérité est vieille comme le christianisme lui-même. Elle apparaît dans la malédiction qui s'est attachée au peuple juif; dans l'écroulement de l'empire romain, de cet empire persécuteur qui, après trois siècles d'efforts impuissants contre le christianisme, doit s'avouer vaincu. Tous les fléaux ne tardent pas à fondre sur les nations qui veulent secouer le joug du Seigneur. L'impiété, l'immoralité, l'exil des prêtres et des religieuses, le pillage des temples crient vengeance vers le ciel et Jésus venu pour la résurrection d'un grand nombre est aussi venu pour le châtiment de ceux qui font ces oeuvres d'iniquité.

Demandons cependant au Prince de la Paix d'écouter les prières de tant de justes, de suspendre son courroux et de donner la paix aux hommes de bonne volonté.

PAUL BELART.







Les distractions étaient variées au château de Compiègne lors des séjours annuels qu'y faisait la cour de Napoléon III.

Quand les hommes avaient chassé toute la journée, quand les femmes avaient changé de toilette quatre ou cinq fois pour se rendre, de chambre à chambre, de cérémonieuses visites; quand on avait épuisé la gamme des lunchs, thés, goûters, en-cas, collations, et médit des gens qu'on savait mal en cour, on s'habillait pour le diner; puis on se groupait dans le salon des Cartes jusqu'au moment où l'empereur et l'impératrice, sortant de leurs appartements, prenaient la tête du cortège et, précédant leurs invités, se rendaient dans la Galerie des Fêtes où le couvert était dressé.

Le diner durait une heure, montre en main; on prenait le café dans la Galerie des Cartes et on se dispersait dans les grands salons qui lui font suite. C'était l'heure "dure à tuer", suivant l'expression d'un vieux grognard de la vénérie impériale. On jouait aux petits jeux. Quand "ça languissait," l'empereur daignait tourner gravement la manivelle d'un piano mécanique dont le répertoire se composait de trois airs: un quadrille, une valse et une polka.

Après la musique, les causeries commençaient.

L'impératrice, que rien n'intéressait autant que les récits de l'époque révolutionnaire ou de l'épopée napoléonienne, stimulait les narrateurs et s'ingéniait à donner de l'aplomb aux plus timides.

Un soir d'hiver; — les **Compiègnes** commençaient vers la Sainte-Eugénie et se prolongeaient jusqu'à Noël, — la souveraine, sentant s'épuiser la verve de ses conteurs habituels avisa le vieux général d'Olonne qui, de la soirée, n'avait pas proféré un mot:

—A vous, général, dit-elle, contez-nous une histoire...

—Moi! Que Votre Majesté m'excuse, je n'en sais... ou plutôt je n'en sais qu'une... si lointaine... si naïve.

—Tant mieux, je n'aime que celles-là... Le nom du héros?...

—Votre Majesté me permettra de ne le divulguer qu'à la fin... si je me tire de mon récit...

—Soit. C'est une histoire de guerre? De révolution?

—De guerre, oui...

—Bravo! ce sont les plus belles...

—Et de révolution aussi, car celui auquel échut l'aventure était un orphelin de la façon de Robespierre: c'était un enfant, nommé Jean; son père et sa mère avaient été arrêtés une nuit dans leur château de la Somme, traînés à Paris et guillotinés. Le château même avait été envahi et pillé par les sans-culottes de Montdidier. Ces choses n'avaient pas laissé de trace dans l'esprit du petit Jean, âgé seulement de sept ou huit mois; mais sa grand'mère maternelle, la vieille marquise d'Argueil, avait gardé de ces événements tragiques une impression ineffaçable; elle avait fui, à demi-folle d'horreur, emportant son petit-fils. D'étape en étape, reculant devant les armées victorieuses de la République, la grand'mère et l'orphelin étaient ainsi parvenue jusqu'en Autriche; certaine d'être là à l'abri des sans-culottes, la marquise s'était fixée à quelques heures de Berlin, sur les confins de la Moravie, où, rassemblant ses dernières ressources, elle avait fait l'acquisition d'un petit bien dans un village appelé Slibowitz.

C'est là que Jean grandit, entre son aïeule inconsolée et un saint prêtre, évadé des bagnes de la République. Il s'éleva, tant bien que mal, recueillant, de la marquise, les traditions de sa famille, et recevant les leçons du prêtre, qui lui apprit un peu de latin et beaucoup de cantiques. En fait d'histoire, on ne lui enseigna qu'une chose: c'est que depuis la chute du trône des Bourbons, la France était tombée au dernier rang des nations, la vengeance divine l'ayant condamnée à disparaître de la surface du globe: pour obéir à ce décret de la Providence, le peuple français, jadis si policé et si élégant, s'était transformé en une horde de cannibales qui se baignaient dans le sang humain et massacraient indistinctement tous ceux qu'ils soupçonnaient d'un restant d'honnêteté.

Lorsque Jean sortait de chez son précepteur, l'esprit hanté des noyades, des déportations, des tueries de Septembre, des égorgements de Lyon ou de Cambrai, il retrouvait chez sa grand'mère le même cauchemar dans le récit des visites domiciliaires, des arrestations, des guillotinades, et de la mort sanglante de son père et de sa mère... Son imagination d'enfant lui représentait la France comme un cloaque qu'habitait une race d'hommes à moitié nus, velus, hirsutes, maniant de grands couteaux, grinçant des dents et dansant des sarabandes échevelées autour de la machine à tuer, dressée en permanence à tous les carrefours.

Il en frissonnait, le soir, dans son petit lit, en écoutant causer la tremblante marquise et le maigre abbé, qui se communiquaient, les yeux au ciel et les mains ballantes, les nouvelles apportées par la gazette. Jean apprit ainsi que ces démons de Français, lassés de l'anarchie, s'étaient donné pour chef un ogre, au nom fantastique et ridicule, un ogre qu'ils avaient fait venir de Corse, et en comparaison duquel Attila, le fléau de Dieu, n'était, au dire de l'abbé, qu'un placide et paterne bonhomme. L'enfant en rêvait la nuit et en restait préoccupé tout le jour.

—C'est loin, la France, grand'mère? demandait-il pour se rassurer.

—Très loin, mon enfant, grâce à Dieu! gémissait la pauvre dame.

—Et vous êtes sûre que l'ogre ne viendra pas nous chercher ici?

—Dieu ne le permettra pas, sans doute.

—Nous fuirions, s'il devait venir, n'est-ce pas?

—Hélas! où fuir, mon cher petit? Si l'Ogre de Corse venait jusqu'ici, c'est qu'il serait maître de toute la terre... et alors... et alors, ce serait la fin du monde et il ne nous resterait qu'à nous résigner...

* * *

—Je me suis embarqué là dans une sotte histoire, grommela le général, en esquivant un juron qui roula dans sa moustache.

—Pourquoi général?

—D'abord parce qu'elle n'en finit pas... En outre, ce qui advint au petit-fils de la marquise d'Argueil est arrivé à bien d'autres: ce n'était rien, pour l'**Ogre**, de conquérir le monde... Sa rude tâche fut de gagner, un par un, tous ces esprits hostiles, cuirassés de préventions, perclus de légendes, nourris de calomnies et de haines... Et j'enrage en songeant que ses ennemis les plus acharnés n'étaient ni les Prussiens, ni les Autrichiens, ni les Russes, mais les Français qu'il dut vaincre, sans autres armes que son prestige et sa gloire...

—Eh bien! dites-nous, général, comment il triompha du jeune émigré dont vous nous évoquez l'enfance.

—Ah! ça a l'air d'un conte de bonne femme... Enfin! puisque j'ai commencé...

Je dois dire à Votre Majesté qu'avec l'âge, la curiosité, dans l'esprit du petit Jean, prenait la place de la terreur. Il avait toujours grand'peur, mais sa frayeur affectait une nouvelle forme; il aurait bien voulu savoir comment étaient bâtis ces monstres, qui, au dire de sa grand'mère et de son professeur, peuplaient le pays de France: le peu qu'il savait de leur chef, ce tyran sanguinaire et redoutable devant qui croulaient les murailles des forteresses ennemies et se débandaient les armées les plus aguerries, le rendait surtout comme un de ces épouvantails dont la hideur est attirante. Tous les ancêtres de mon jeune héros avaient porté l'épée, et son petit coeur battait la charge dès qu'on parlait guerre, soldats et batailles rangées.

Il venait d'avoir douze ans, au mois de décembre 1805: c'était l'enfant le plus ingénu et le plus docile qu'on pût rencontrer: pourtant, depuis quelques mois, son esprit était en éveil: on ne s'était pas caché pour parler devant lui des événements qui bouleversaient l'Europe: il savait que les Français avaient envahi l'Allemagne et s'étaient avancés jusqu'à Vienne: le village de Slibowitz, qu'il habitait, avait même été occupé, pendant bien des semaines, par un corps de soldats russes, accourus du Caucase à la rencontre de l'invasion. Jean avait couru les bivouacs, admiré les cosaques barbus, et s'était beaucoup étonné de leur rudesse et de leur indiscipline. Un soir, ils étaient montés sur leurs petits chevaux et s'étaient éloignés en grandissant leurs lances et en poussant les **hurrahs!** Ils allaient se battre contre Bonaparte, et le lendemain, dès l'aube, on entendit en effet, au loin, du côté de Brünn, rouler une cannonade qui ne prit fin que vers le soir.

Personne ne dormit cette nuit-là dans le bourg: on attendait des nouvelles. Vers deux heures du matin, les cosaques traversèrent le village, en tourbillon, à la débandade, et ne reparurent plus: un blessé, soigné chez le bourgmestre et qu'on interrogeait sur ce qui s'était passé, ne répétait obstinément que deux mots: **Der Teufel.. Der Teufel**... (le diable, c'est le diable...!) On apprit seulement quelques jours plus tard que les Français étaient victorieux et que l'empereur d'Autriche implorait grâce...

La marquise d'Argueil, persuadée que la guillotine allait reparaître, en tremblait d'émotion et d'effroi; l'abbé préparait ses bagages. Quant à Jean, il était à la fois consterné et satisfait: très inquiet de savoir l'Ogre si près de lui, et très fier pourtant à la pensée que ces robustes cosaques, à qui rien ne faisait peur, avaient été si prestement mis en déroute par les troupiers français. Quelle pouvait bien être l'allure de ces héros? Quelle mine terrifiante possédaient-ils donc? De quel tonnerre étaient-ils armés? Et dans son impatience il aurait voulu voir, ne fût-ce qu'en image, ne fût-ce que sous forme de jouets, ces hommes terribles qui conquéraient ainsi l'Europe tambour battant. Mais il ne possédait en fait d'image, que la complainte du **Juif-errant**, achetée d'un colporteur quelques semaines auparavant et son seul jeu guerrier était un petit fort en bois, gardé par des Turcs en carton, que l'abbé lui avait rapporté d'Olmütz à la Sainte-Jean dernière. Sa curiosité s'aviva ainsi jusqu'à la Noël, et la veille de la fête, il prit une résolution: tandis que la marquise s'apprêtait pour la messe de minuit, il plaça, avant de se coucher, ses souliers devant l'âtre, et déposa près d'eux, bien en évidence, un feuillet blanc où, de sa plus belle main, il écrivit: **Petit Jésus, apportez-moi des soldats français.** Soit qu'il espérât que l'Enfant-Dieu prendrait la peine de passer par là pour opérer ce miracle, soit plutôt qu'il crût habile cette façon discrète de faire connaître à sa grand'mère le désir qu'il n'osait manifester plus ouvertement, il se coucha plein d'espoir et s'endormit.

Je dois dire qu'en rentrant des offices, vers cinq heures du matin, la vieille marquise ne songea même pas à jeter un regard du côté de la cheminée: elle venait d'apprendre que l'Ogre approchait et que ses éclaireurs avaient été vus, vers la tombée du jour, sur les hauteurs boisées qui dominent Sliboiwtz. Elle alla jusqu'au lit de Jean, dressé dans une alcôve au fond de l'unique salle dont se composait le rez-de-chaussée de la maison, murmura deux ou trois: **pauvre petit!** d'un ton de compassion attendrie, et se prépara à monter à sa chambre. Elle avait déjà gravi quelques marches de l'escalier quand un grand bruit se fit dans la rue: des piétinements de chevaux, des appels, des chocs d'armes, et, aussitôt, des coups pressés, frappés à la porte de la maison.

La marquise n'eut pas la force de s'évanouir; elle recommanda son âme à Dieu et alla ouvrir la porte; sur le seuil quelques hommes, qui lui parurent pour la plupart gigantesques, se tenaient couverts de grands manteaux à pèlerines et coiffés de bicornes dorés; d'autres, en masse, restés à cheval, barraient la rue du village... Elle recula, les hommes entrèrent sans façon... L'un d'eux, le plus petit, s'avança vers elle et, d'une voix très douce lui dit:

—Excusez-nous, bonne vieille, nous aurons fini en quelques minutes.

Déjà les autres avaient tiré la table de la cheminée, approché la lampe et étalé de grandes cartes.

—Voyez, sire, dit l'un.

Celui qui l'avait appelée "bonne vieille" se pencha, le sourcil froncé, et elle comprit tout de suite que c'était lui... **l'Ogre!... Bonaparte!** Il était très simplement vêtu d'un pardessus gris bordé de fourrure; ses compagnons, les manteaux jetés, étaient apparus chamarrés de la tête aux pieds, couverts de broderies, de rubans et d'étoiles... La marquise, écroulée sur les marches de l'escalier, s'apprêtait à bien mourir et se disait la prière des agonisants...

L'empereur releva la tête.

—C'est bien, fit-il.

Les officiers, docilement, replièrent les cartes; lui s'approcha du feu mourant, s'assit sur un escabeau, saisit les pincettes et tisonna nerveusement. Puis il se prit le front dans les mains et resta songeur, les yeux fixes. Les aides de camp, derrière lui, se tenaient debout, immobiles, attendant ses ordres.

* * *

Ce silence se prolongea: l'empereur paraissait absorbé dans une profonde rêverie; la marquise, à bout de force, se sentait défaillir, quand elle vit que l'Ogre remuait. — "Voilà le moment," se dit-elle.

Bonaparte se penchait, l'oeil fixé sur la feuille blanche posée en travers des petits souliers. Il la saisit et, à demi-voix, lut: **Petit Jésus, apportez-moi des soldats français...**"

Il releva le front.

—Qu'est-ce que cela? dit-il.

Puis appelant:

—Berthier?

Un des généraux de la suite s'approcha.

—A quelle date sommes-nous? Est-ce aujourd'hui Noël?...

—Oui, Sire...

—Tiens! c'est la nuit du réveillon... Qui donc habite cette maison? Des Français?...

Il se leva, le feuillet à la main, et vint à la marquise.

—Vous parlez français, bonne femme?

—Oui, balbutia-t-elle... grâce!

L'empereur allait et venait par la chambre, il arriva ainsi au lit où dormait Jean.

—C'est cet enfant qui a écrit ce souhait?... Il est Français, lui aussi?...

—Oui, répéta la marquise, rassemblant ses forces... grâce pour lui, du moins...

L'empereur n'écoutait pas, il s'était penché sur le petit lit et regardait l'enfant dormir.

—Sortez-le du lit, sans le réveiller, si c'est possible; et enveloppez-le bien, qu'il ne sente pas le froid...

Puis, se tournant vers la marquise:

—Je le prends, dit-il, on vous le ramènera tantôt...

—Seigneur! s'écria l'aïeule en sanglotant...

Mais déjà Berthier avait sorti Jean de son lit et le roulait dans les couvertures. L'empereur, au seuil de la maison, monta sur son cheval que tenait en main un mameluck. Le petit jour blanchissait le ciel: la vieille marquise, paralysée par la terreur, vit, de ses yeux noyés de larme, l'aide de camp soulevant le petit Jean, le présenter à Bonaparte, qui, d'une voix très douce, presque tendre, répétait:

—Doucement, doucement, ne le réveillons pas.

Il le posa devant lui, sur le velours pourpre de sa selle et appuyant la tête de l'enfant contre sa poitrine, il disparut dans l'aube grise, suivi de son escorte.

* * *

Quand Jean, plus tard, rassemblait ses impressions de ce matin-là, il se souvenait avoir ouvert les yeux, aussitôt refermés, gros de sommeil. Son visage était enfoui dans la fourrure, il avait chaud, il se sentait bien, il lui semblait qu'on le berçait, et quelqu'un penché sur lui, répétait, d'un ton très bas:

—"Dors, mon petit, dors!"

Puis il entendit tout à coup comme un bruit de tonnerre, il ouvrit les yeux, ébahi... Il était emporté, au grand galop d'un cheval, serré contre un homme qui, le tenant à bras-le-corps, le regardait tout souriant et répétait:

—N'aie pas peur!... Tu as demandé au petit Jésus des soldats français... En voilà!...

Et, dans la plaine, à perte de vue, s'alignaient des régiments merveilleux: lignes sombres de grenadiers, coiffés de bonnets d'ourson, auxquelles succédaient les lignes plus claires de voltigeurs; puis, les dragons rangés sur leurs chevaux qui saluaient de la tête; puis les lanciers dont les flammes roses frissonnaient au vent du matin... Et, à mesure que le maître avançait, du fond des rangs montaient le grondement rythmé des tambours battant aux champs, les éclats des fanfares victorieuses, les cris formidables de toute l'armée acclamant son empereur; au loin, le canon, solennellement tonnait, les baïonnettes étincelaient sous le soleil levant, et lui, grisé, les narines ouvertes, les lèvres souriantes, le front radieux, serrait l'enfant dans ses bras, et, de temps en temps disait:

—Tu vois, comme c'est beau!.. n'est-ce pas que c'est beau?...

Le général d'Olonne s'essuya les yeux, se tut un instant et reprit:

—Quand la revue fut terminée et que l'empereur m'eut remis aux mains...

—Comment, général, le petit Jean, c'était vous?

—C'était moi, Majesté... je rentrai à Sliboiwtz dans l'état d'un être à qui Dieu a entr'ouvert la porte du ciel; deux jours plus tard j'étais inscrit dans les pages et je prenais le chemin de Paris.. C'est ainsi que ma carrière a commencé.

—Et la marquise?

—Ma pauvre grand'mère m'avait cru mort, dévoré par l'Ogre.. Quand je revins à la maison, je la trouvai préparant des vêtements de deuil, elle considérait comme un miracle que j'aie échappé à la cruauté du monstre... qui la fit d'ailleurs bientôt rayer de la liste des émigrés et qui lui rendit tous les biens de notre famille...

—De sorte?

—De sorte qu'il n'eut pas de plus fervente admiratrice et de plus fidèle servante; quand les Bourbons revinrent, en 1814, elle voulait émigrer de nouveau, assurant qu'elle ne pourrait pas vivre dans une France où Napoléon ne commandait plus...

—Elle se rallia pourtant à la Restauration?

—Jamais! Quand Louis XVIII lui fit des avances et l'invita aux réceptions des Tuileries, elle lui répondit: "Une femme à qui l'Empereur a accordé l'honneur de l'appeler **bonne vieille** n'ira pas se faire traiter de marquise par des ci-devant qui l'ont combattu..."

Et, du ton d'un homme pour qui le présent est sans attrait, le général d'Olonne, mélancoliquement, ajouta:

—Voilà pourtant les surprise que l'Enfant Jésus apportait aux petits Français de ce temps-là!

UNE RELIGION... POURQUOI FAIRE?

Ne tenez-vous pas à saluer vos parents, chaque jour. — Si, n'est-ce pas? — Et pourquoi pas aussi Dieu, notre Père?

Ne leur parlez-vous pas avec affection, confiance? — Pourquoi pas à Dieu?

Ne leur demandez-vous pas aide, protection et conseils? — Pourquoi pas à Dieu?

Ne recourez-vous pas à eux dans vos besoins? — Oh! si! — Pourquoi pas à Dieu?

Ne leur dites-vous jamais "merci", ne leur prouvez-vous pas votre reconnaissance? — Et pourquoi pas à Dieu?

Ne les visitez-vous pas, même **à certains jours rigoureusement fixés,** comme au nouvel an et à leur fête? — Pourquoi pas de même pour Dieu?

N'allez-vous pas encore chez vos parents lorsqu'ils vous invitent à un festin? — Pourquoi pas de même pour Dieu?

Rapports d'un père avec ses fils: Voilà la Religion!

Dire qu'elle est inutile, c'est dire:

Qu'un fils ne doit jamais parler à son père;

Qu'il ne doit pas se montrer reconnaissant, aimant, obéissant envers son père;

Qu'il ne doit pas plus s'occuper de son père que s'il n'en avait pas.

N'est-ce pas répugnant et contre nature?

Vous voulez, n'est-ce pas, que vos fils soient respectueux, soumis et reconnaissants envers vous.

Vous avez raison: c'est votre droit et leur devoir.

Or, Dieu a les mêmes droits, et nous les mêmes devoirs.

Donc, il faut une religion.

COMMENT LE CANADA AIME LA FRANCE

Québec, 18. — Au cours d'un concert donné par M. Larrieu, dans la paroisse Saint-Roch, M. C.-J. Magnan, inspecteur-général des écoles catholiques, et président du Conseil supérieur de la Société Saint-Vincent de Paul au Canada, profita des paroles de remerciements qu'il adressa à l'artiste français pour réfuter "la rumeur mensongère et calomniatrice qui veut faire du Canada français un pays hostile à la France."

"Cette rumeur maudite est fausse, M. Larrieu, dit-il avec une énergie patriotique. Pour en détruire les fondements, il me faudrait parler de bien des choses et préciser certaines situations politiques, historiques et constitutionnelles. Il y a là toute une question canadienne que les Français doivent étudier à fond avant de se prononcer à notre endroit, une question qui nous regarde, nous les Canadiens, comme les changements de cabinet, en France, regardent les Français.

"M. Larrieu, les Canadiens français aiment la France, et ils l'ont prouvé de mille manières depuis 1914. Ils continueront, quoiqu'on en dise, l'aide à la mère-patrie, mais suivant les moyens à leur disposition et de la façon la moins incompatible aux intérêts vitaux de leur pays."

Et M. Magnan termine par une belle envolée oratoire, faisant dire à la France, mieux renseignée sur les luttes que soutient sa fille d'Amérique: "Tu as combattu pour la conservation de ma langue et de mon génie pendant que je versais mon sang et que je dépensais mes forces en Europe. Sois bénie. Tu as souffert pour moi et pour ma cause. Tu as fais de bons combats."



Évangile de Noël

En ces jours-là fut publié un édit de César Auguste, pour le recensement de toute la terre. Ce premier recensement eut lieu pendant que Quirinius commandait la Syrie. Et tous allaient se faire recenser chacun dans sa ville. Joseph monta de Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée, à la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour être recensé avec Marie son épouse qui était enceinte.

Or, pendant qu'ils étaient en ce lieu, le temps où elle devait enfanter s'accomplit. Et elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.

Il y avait aux environs des bergers qui passaient la nuit aux champs, veillant à la garde de leurs troupeaux. Tout à coup un ange du Seigneur parut auprès d'eux et le rayonnement de la gloire du Seigneur les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte. Mais l'ange leur dit: "Ne craignez point, car je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple une grande joie. Il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur, qui est le Christ Seigneur. Et voici ce qui vous servira de signe: vous trouverez un nouveau-né enveloppé de langes et couché dans une crèche." Au même instant, se joignit à l'ange une troupe de la milice céleste, louant Dieu et disant:

Gloire, dans les hauteurs, à Dieu!
Et sur la terre, paix,
Bienveillance pour les hommes!

Lorsque les anges, remontant au ciel, les eurent quittés, les bergers se dirent les uns aux autres: "Passons jusqu'à Bethléem, et voyons cet événement qui est arrivé, et que le Seigneur nous a fait savoir." Ils s'y rendirent en toute hâte, et trouvèrent Marie, Joseph, et le nouveau-né couché dans la crèche. Après l'avoir vu ils publièrent la révélation qui leur avait été faite au sujet de cet Enfant. Et tous ceux qui les entendirent furent dans l'admiration de ce que leur disaient les bergers. Or Marie conservait avec soin toutes ces choses, les méditant dans son coeur. Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu, selon ce qui leur avait été annoncé.

Evangile selon S. Luc, c. 2, v. 1-21.

SAINT-BONIFACE

Baptêmes

Le 2 décembre. — Georges-Napoléon-Frédéric, fils de Arthur Hince et de Maria Paquin.

Le 4 décembre. — Marie-Eva-Thérèse, fille de Omer Chartier et de Virgina Langlois.

Le 8 décembre. — Marie-Louise-Hélène-Fernande, fille de Léon Bruyère et de Louisa Beaucage.

Le 9 décembre. — Marie-Berthe-Clarisse, fille de Wilfrid Gobeil et de Victoria Boiteau.

Le 10 décembre. — Marie-Yvonne, fille de Albert Bonneteau et de Alphonsine Renaud.

Le 11 décembre. — Joseph-Léon-Jean-Alphonse, fils de Joseph Sicard et de Elisa Bourrier.

* * *

Sépultures

Le 28 novembre. — Marie-Juliette-Clémence, fille de Etienne Lalonde et de Jeanne Claes, décédée à l'âge de deux mois.

Le 10 décembre. — Adélaïde Leroux, Mme Huot, décédée le 7 courant, à l'âge de 83 ans et 5 mois.

* * * *

AU CLUB "LE CANADA"

Les prix à la partie de cartes de vendredi dernier ont été gagnés comme suit: Dames: 1er prix, un nécessaire de toilette en ivoire, offert par M. J.-P. Tremblay, Mlle O. Cinq-Mars; consolation, Mme J.-A. Gauvin. Messieurs: 1er prix, un porte-cigarette, offert par le Comptoir Agricole Limité, M. Paul Cinq-Mars; consolation, M. J.-A. Pelletier.

L'administration du club, à cause des réunions de famille de Noël et du Nouvel An, a décidé deur requise à une duchesse et la deuxième série jusqu'au vendredi 4 janvier, alors qu'aura lieu la quatrième partie.

* * *

Le programme musical, préparé par le président du Comité des Arts et Littérature, M. R. Zanettin, pour accompagner la conférence de M. A.-H. de Trémaudan sur "La femme française", dimanche prochain, le 23 décembre, promet d'être très intéressant. Voici ce programme:

Discours du président.

"La femme française", causerie par M. A.-H. de Trémaudan.

Solo de violon: M. Robert Gens.

Morceau choisi: Orchestre Rignold.

Solo de piano: Mlle Dion, élève de Mlle Jeanne Poirier.

Chant: M. H.-B. LeFranc.

Marche: Mme Delmarque et Mlle Goguillon.

O Canada. Dieu sauve le Roi.

* * *

Le club "Le Canada" est le rendez-vous des gens de langue française de tout l'Ouest. Venez et amenez vos amis y prendre un bon repas en famille. C'est au No 282, rue Main, en face du Bureau Industriel.

Canfranc.

POUR HALIFAX

Sur l'ordre de Sa Grandeur Mgr Béliveau, une quête a eu lieu, dimanche dernier, dans toutes les églises du diocèse de Saint-Boniface. Le produit sera affecté au secours des malheureuses victimes du désastre de Halifax.

VIENT DE PARAITRE

L'**Almanach de l'Action Sociale Catholique pour 1918.** C'est un recueil sans rival, au point de vue de l'information religieuse, historique, nationale. C'est aussi un album magnifique des plus captivantes illustrations. Il en contient une soixantaine, des plus variées, où l'actualité voisine avec les évocations historiques du meilleur goût et les gravures d'art les plus savoureuses.

On n'a pas oublié le succès énorme obtenu par la première édition de cet Almanach, l'an passé; dix mille exemplaires en furent enlevés en quelques semaines. Celui de cette année n'obtiendra pas un moindre succès, car il est encore notablement supérieur à son aîné. C'est l'impression que nous recueillons, à première vue, du superbe volume qui nous arrive, et dont nous remercions les éditeurs.

Nous relevons, à la hâte, quelques-unes des principales études contenues dans ce volume, de beau grand format carré, et qui constitue une véritable encyclopédie annuelle de l'Action Sociale Catholique:—

S. S. Benoît XV, apôtre de la paix: par le R. P. Villeneuve, O.M.I.; Un pionnier de l'Action Sociale Catholique; S. G. Mgr P.-E. Roy; La dévotion de l'Intrônisation dans les foyers chrétiens; La grand'chambre (tableau canadien): M. Adjutor Rivard; l'église et les curés de Notre-Dame de Québec: Mgr Amédée Gosselin; l'Année de l'Action Sociale Catholique; Boissons alcooliques: Dr Albert Jobin; Une année d'antialcoolisme; Charlesbourg à vol d'oiseau; M. le Chan. D. Gosselin; "Ne vends pas la terre", délicieux conte du terroir, par le Frère Marie-Victorin; Le Parc National des Champs de Bataille: Québecois; Le Monument de Louis Hébert: Hon. M. Thomas Chapais; Un an de guerre (éphémérides): J.-T. N.; Le Pont de Québec; Congrès de l'Enseignement secondaire: M. l'abbé Camille Roy; Traversées d'autrefois, entre Québec et Lévis; la Prohibition à Québec (les étapes de la lutte): Dr Jules Dorion; la Guerre et les monuments: J.-T. Nadeau; Instructives monographies sur les Franciscains, les Jésuites, les Capucins, les Oblats, le Patronage, la Protection de la Jeune fille, les Soeurs du Saint-Rosaire, les Soeurs de la Providence, les Soeurs de l'Espérance, les Soeurs de S.-François d'Assise; poésies charmantes de Blanche Lamontagne, de M. l'abbé Arthur Lacasse, etc., choix de lectures et de variétés canadiennes et étrangères: le tout, illustré à profusion et de la façon la plus artistique.

L'Almanach de l'A. S. C. est en vente aux bureaux des éditeurs: Secrétariat des Oeuvres A. S. C., 101, rue Sainte-Anne, Québec (Casier 126) et chez les principaux libraires. L'unité, 30 sous (trente centins) en librairie, et 35 franco par la poste; à la douzaine, $3.00 et au cent, $22.50, frais de transport à la charge de l'acheteur.

L'ENTREE DES ALLIES A JERUSALEM

Un cortège important. — Des gardes avaient été placés à tous les lieux Saints.

Londes, 13. — Le premier ministre Lloyd George a lu, hier, à la Chambre des Communes, le télégramme suivant du Général Allenby, daté de Jérusalem, mardi:

"J'ai fait mon entrée officielle dans la ville, à midi aujourd'hui, avec quelques membres de mon état-major, les commandants des détachements français et italiens, les chefs des missions politiques et les attachés militaires de la France, de l'Italie et des Etats-Unis.

"Le cortège entier était à pied, et à la porte de Jaffa, j'ai été reçu par les gardes représentant l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, les Galles, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, les Indes, la France et l'Italie. La population m'a bien reçu.

"Des gardes ont été placées à tous les lieux saints.

"Mon gouverneur militaire est en communication avec les préposés à la Custodie en fonction et les représentants latins et grecs. Le gouverneur a donné ordre à un officier de surveiller les lieux saints. La mosquée d'Omar et le territoire environnant ont été placés sous le contrôle des musulmans, et un cordon militaire d'officiers et de soldats mahométans a été établi autour de la mosquée. Des ordres ont été donnés pour que pas un non-musulman ne passe au delà du cordon sans la permission du gouverneur militaire et des musulmans en charge."

Le télégramme rapporte aussi qu'une proclamation en arabe, en hébreu, en anglais, en français, en italien, en grec et en russe a été affichée à la citadelle et sur tous les murs, proclamant la loi martiale et ordonnant que tous les lieux saints soient maintenus et protégés, conformément aux usages et aux croyances de ceux à la foi desquels ils sont confiés.

Londres, 13. — La ligne alliée au nord-ouest de Jérusalem, à mi-chemin entre celle ville et Jaffa, a été avancée. Des dépêches du général Allenby font voir que des contingents de Ghourka ont enlevé des positions jusqu'à l'embouchure de la Midieh. Cinquante Turcs ont été tués, et dix faits prisonniers. Des aéroplanes britanniques ont jeté des bombes sur les troupes et les transports ennemis au voisinage de Bireh. Ils ont eu du succès.

Le général Allenby remercie le Roi de ses félicitations, qu'il a reçues à Jérusalem, mardi.

La "République d'Israël"

Londres, 13. — Israël Zangwill, écrivain et philosophe israélite, en apprenant que Jérusalem était aux mains des alliés, a déclaré qu'il verrait enfin l'un de ses rêves réalisés. Il dit que la Palestine va devenir maintenant la "république d'Israël", puisqu'elle sera autonome, débarrassée du Turc. Il estime cependant que la Palestine devra rester sous la protection d'une grande puissance, ou des Alliés réunis en conférence. Cette protection devra s'exercer tant que les Juifs ne seront pas assez forts pour exister comme nation. Il voit dans la libération de Jérusalem comme une renaissance judaïque.

KORNILOFF VAINQUEUR ET NON VAINCU

Londes, 14. — Une bataille a eu lieu près de Bielgrood, dans la Russie du Sud, entre les forces des Bolshekivi et les troupes du général Korniloff. Les rapports nous ont rapporté des résultats contradictoires.

Le correspondant, à Pétrograd, du "Daily Mail", disait que le général Korniloff avait été blessé et défait et que l'on s'attendait à ce qu'il soit fait prisonnier. Un correspondant du "Post" disait que Korniloff avait vaincu ses adversaires et qu'il allait bientôt opérer sa jonction avec Kalédines, à Novo Tcherkask. Ce même correspondant nous disait que Korniloff avait environ 3,000 hommes et quelques pièces d'artillerie. A la veille de rencontrer les troupes des Bolsheviki, Korniloff sépara son armée en deux parties et en envoya une en avant, avec un train. C'est alors que les Bolsheviki crièrent "à la victoire". Pendant ce temps Korniloff massa ses troupes et attaqua les Bolsheviki avec son artillerie. L'ennemi s'enfuit et un grand nombre se constitua prisonnier.

Le combat a été très violent et les deux côtés ont fait des pertes considérables.

Le général Kaledines fait le siège de la ville de Roslov sur le Don. On se bat aussi près de Nahiltchewan, où un transport, sur une rivière, fait feu sur les Cosaques.

La flotte de la Mer Noire agit de concert avec les forces des Bolsheviki.

Déclaration du gouvernement provisoire

Petrograd, 14. — A la veille de la réunion de l'assemblée constituante, l'ancien ministre des affaires étrangères, M. Terestchenko, et les autres ministres, maintenant incarcérés dans la forteresse Pierre et Paul, ont lancé une proclamation adressée au président de l'Assemblée constituante déclarant que seul le gouvernement provisoire pouvait légalement transmettre le pouvoir à cette assemblée.